

LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

SOMMAIRE

	Page
A. PAPADOPOULO	Le centenaire de Tchékhov 89
E. BALABANOVITCH ..	Tchékhov et Tchaïkowsky 95
YOUSSEF IDRISSE	L'enterrement 101
»	»
	La vie comme elle va 106
G. C. ANAWATI	Orient-Occident 111
ANDRÉ BELLIVIER ..	Petits poèmes du Nil 134
ZAKARIA GHONEIM ..	La Pyramide ensevelie 140
RAOUF KAMEL	« L'Expérience »; d'A. Palle 160
GEORGES ZAYED	Pierre Teilhard de Chardin 170

rdc

SOUS-PRESSE

PRIMITIFS

de

1960

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

— Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?
Sommes-nous des civilisés ? Sommes-nous des
primitifs ?

Au lendemain des Spoutniks et des Luniks
il est devenu indispensable de se poser à nou-
veau de très vieilles questions.

L'auteur se livre à cet examen de conscien-
ce avec une lucidité exigeante et nous force à
repenser les données essentielles de notre civi-
lisation.

1 volume 14,5 × 21,5 cms de 200 pages ... 6 N.F.
50 exemplaires sur velin numérotés 20 N.F.

EDITIONS G. P. MAISONNEUVE

198, Bd. Saint-Germain — PARIS (VII^e)



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY ~~TWA~~
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. • EUROPE • AFRICA • ASIA

BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

BANQUE MISR

S. A. E.

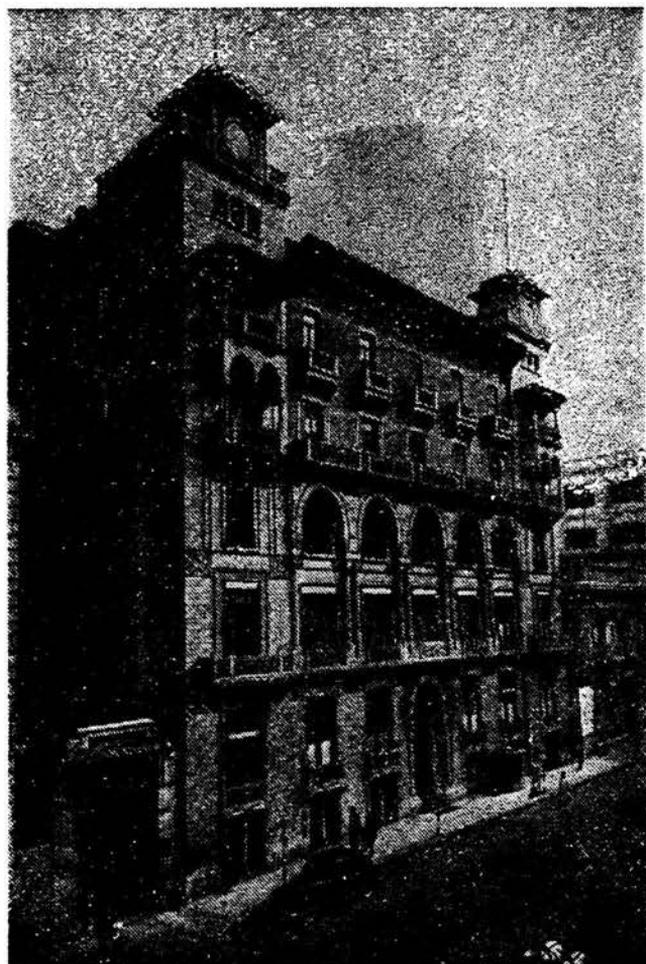
Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E.-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

La Revue du Caire

et les Editions de la Revue du Caire
en France

et dans la Communauté Française

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et nos abonnés, ainsi que MM. les Libraires, que nos représentants exclusifs pour la France et pour la Communauté Française sont :

Editions G. P. MAISONNEUVE

198, Bd. Saint-Germain — PARIS

Les prix en nouveaux francs de la Revue et des principales éditions disponibles ont été fixés comme suit :

LA REVUE DU CAIRE , le numéro ordinaire ...	2,90 N.F.
Un abonnement de un An	26,— N.F.
E. Drioton: PAGES D'EGYPTOLOGIE	26,— N.F.
Tewfik El Hakim: POUR NOTRE TERRE	8,— N.F.
AHMED RASSIM, Numéro Spécial	9,90 N.F.
LES GRANDES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES DE 1954	11,— N.F.

On s'abonne sans formalités auprès de nos représentants.

Numéro spécimen sur demande.

LA REVUE DU CAIRE et LES EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE
sont en vente chez nos représentants et dans les principales Librairies.

Banque Belge et Internationale. en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes.
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 9 h. a.m.

Pour toute
information,
contactez les
bureaux **J A T**,

33, rue Kasr el-Nil,

LE CAIRE

Tél. 78066



LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLIV, No. 234

F E V R I E R
1 9 6 0

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

LE CENTENAIRE DE TCHEKHOV

C'est le 17 janvier 1860 qu'est né dans la ville de Taganrog, port sur la mer d'Azov, le grand écrivain russe Anton Tchékhov dont le monde entier célèbre le centenaire.

Tchékhov, à la fois conteur génial qui a su renouveler l'art du récit et auteur dramatique dont l'œuvre marque un tournant dans l'histoire de la scène, délivre toujours, quel que soit le genre qu'il choisit pour s'exprimer, un message de vérité profondément sincère, d'intégrité artistique et de pitié chaleureuse et fraternelle qui s'adresse à tous les hommes.

Comme conteur, Tchékhov continue bien sûr dans la lignée de Gogol, dont des contes comme *Le Paletot*, *le Nez* ou *le Mariage* rendent déjà ce son inimitable, mélange d'humour, d'esprit loufoque même, et d'observation psychologique et sociale singulièrement âpre. Tchékhov développera pleinement toutes les possibilités du genre. Par la minutie et l'exactitude de ses notations comme par son art du portrait en quelques lignes, Tchékhov donne une nouvelle dimension au réalisme. A travers son rire on sent toujours poindre les larmes aussi l'a-t-on souvent qualifié de pessimiste. Mais Tchékhov n'était nullement un pessimiste. Il dépeint simplement à travers la psychologie et les situations de ses personnages, la réalité sociale de la Russie de son

temps. Il peint le tableau de manière comique, voire loufoque mais son rire n'est pas celui du cynique ou du sceptique. Il rit comme s'il nous disait que le tableau serait d'une tristesse insupportable autrement, il est loufoque pour exprimer tout ce qu'avait d'absurde l'existence dans la société qui l'entourait. Ce sentiment de l'absurde est très puissant chez Tchekhov, mais au lieu de tourner au pessimisme désespéré des existentialistes contemporains, il est potentiellement optimiste, parce que l'absurdité ne lui apparaît pas comme une malédiction métaphysique mais seulement comme le résultat des règles de jeu d'une société. La peinture des individus n'a d'autre but que de montrer la difformité monstrueuse de la société et les innombrables petites difformités et petites monstruosité que cette déformation-mère provoque de proche en proche. Son rire n'a rien du pessimisme de Maupassant, par exemple, parce qu'il retrouve la cause de la médiocrité et de la méchanceté humaines dans un ordre social que l'on peut espérer modifier. Par là, il n'est pas non plus le rire de l'auteur latin, car il ne cherche pas à corriger les mœurs des individus : il sait que c'est impossible et que tous les exemples ne serviraient à rien, car la difformité, la monstruosité et l'absurdité sont à la base de la société.

Tchekhov était le petit fils d'un paysan serf qui, à force d'économie, était parvenu à se racheter pour la somme de 700 roubles. Son père s'était établi épicier à Taganrog. Anton était le troisième fils d'une famille de six enfants. Les affaires de l'épicerie périclitèrent et toute la famille quitta précipitamment le petit port pour Moscou. Anton demeura seul pour terminer ses études au gymnase de la ville. Aussitôt après, il rejoint ses parents dans la capitale provinciale pour constater qu'ils vivaient dans la gêne

la plus terrible. Tout en poursuivant ses études de médecine, il se met à écrire de petits contes pour des revues satiriques, uniquement dans le but de gagner un peu d'argent afin d'aider ses parents. Mais peu à peu, il prend conscience de son talent et des devoirs qu'il lui imposait. Ses contes acquièrent alors cette signification psychologique et sociale profonde qui les rend si bouleversants.

Devenu médecin, il exerce quelque temps sa profession dans des hôpitaux aux alentours de Moscou mais désormais sa vocation d'écrivain est la plus forte, il est, d'ailleurs, déjà connu et apprécié par les grands écrivains ses aînés et par la critique.

Tchékhov avait écrit de nombreuses petites pièces comiques en un acte. Mais le désir lui vient de composer de grandes œuvres d'un genre tout à fait différent, qui ne seraient comiques qu'accessoirement. En 1895, il écrit *la Mouette*, qui est représenté l'année suivante à St.-Petersbourg. Ce fut un échec retentissant. Ni le public ni la critique n'étaient mûrs pour ce drame d'une esthétique nouvelle et sans doute les acteurs eux-mêmes ont dû le trahir parce qu'ils ne le comprenaient pas.

Mais la rencontre de Tchékhov et de Stanislavski allait décider de l'avenir de cette conception nouvelle du théâtre. Stanislavski cherchait à l'époque à transformer la mise en scène traditionnelle et le jeu des acteurs. Il était en train de fonder le fameux *Théâtre d'Art* de Moscou où il désirait expérimenter ses théories et présenter des pièces à l'esprit nouveau. Stanislavski adopta *la Mouette* pour la première de son théâtre en 1898. De cette soirée a dépendu sans doute, l'avenir de Tchékhov comme auteur dramatique sérieux. Ce fut un triomphe. Désormais le *Théâtre d'Art* était lancé et avec

lui l'esthétique nouvelle que Tchékhov veut imprimer à la scène. Il s'agit de pièces qui sont des « tranches de vie » où il ne se passe « rien de spécial », où tout l'intérêt réside dans la profonde vérité psychologique et sociale des personnages, dans l'intégrité artistique avec laquelle l'auteur nous présente cette vérité. Tchékhov a défini lui-même sa conception du théâtre :

« Sur la scène, tout doit être aussi complexe, et aussi simple à la fois que dans la vie. Des gens dînent et, pendant qu'ils dînent, leur bonheur futur peut se décider ou leurs vies peuvent être bouleversées de fond en comble. On s'attend toujours que le héros et l'héroïne d'une pièce exercent une action continuellement dramatique. Mais les gens, dans la vie, ne se tuent ou ne vendent pas, ne tombent pas amoureux, ne se jettent pas des répliques habiles à tout bout de champ. Ils passent la plus grande partie de leur temps à manger, à dormir, à boire, à courir après les femmes ou après les hommes, à échanger des phrases insignifiantes. »

Et ce furent les grands chefs-d'œuvres qui depuis ne quittent pas la scène dans tous les pays du monde : *l'Oncle Vanya*, *les Trois Sœurs*, enfin, en 1903, *la Cerisaie*.

Pour Tchékhov, cette rencontre avec le théâtre devait être aussi un rendez-vous avec son destin personnel car parmi les membres de la troupe de Stanislavski, une jeune actrice, Olga, allait devenir sa femme.

Tchékhov était à présent illustre et riche. Mais la maladie le minait depuis longtemps, la tuberculose dont rien à l'époque ne pouvait arrêter la lente dévastation. Il s'était fait construire en 1899 une belle villa en Crimée, à Yalta, où il se fixa sur le

conseil de ses médecins. On venait le visiter de toute la Russie.

En 1904, sur l'ordre des médecins, Tchékhov se rendit à Badensweiller, en Allemagne, accompagné de sa femme. C'est là qu'il devait mourir, à l'hôtel, à peine âgé de quarante quatre ans.

*
**

L'influence universelle de Tchékhov, le rayonnement humain de son génie, la dimension et la technique nouvelles qu'il a su donner au réalisme, expliquent qu'aujourd'hui tous les pays du monde célèbrent le centenaire de sa naissance et que l'UNESCO s'associe officiellement à ces célébrations.

On ne peut guère exagérer l'importance de Tchékhov dans la littérature mondiale. Seulement il n'est pas de ces génies majestueux ou volcaniques, un Tolstoï ou un Dostoïevsky, un Shakespeare ou un Victor Hugo, qui contraignent comme des fleuves par une poussée irrésistible les genres et les littératures de tous les pays et les dirigent vers de nouvelles destinées. Son influence est davantage semblable à une eau souterraine qui, sans qu'on s'en aperçoive investit, pénètre de toutes parts et monte à l'intérieur des anciens édifices. Tchékhov a beaucoup d'imitateurs et de disciples dans tous les pays du monde mais ce n'est peut-être pas tellement par eux que se mesure son influence mais plutôt par la transformation secrète subie par l'œuvre de grands écrivains aux tempéraments les plus divers et composant dans les genres les plus variés. Une Katherine Mansfield, une Virginia Wolff, un James Joyce, Hemingway, Faulkner ou Thomas Mann ont tous reconnu l'influence que Tchékhov avait exercée sur eux.

En Egypte, Tchékhov a été traduit depuis longtemps et il est particulièrement apprécié des lecteurs et des écrivains arabes, parce que ceux-ci sont naturellement des conteurs, par une tradition qui remonte aux *Maaqamat*. Son œuvre a été présentée au public de langue arabe et commentée par les plus grands critiques, un Taha Hussein, un Abbas el Ackad, un Abdel Rahman Sidky. L'influence de Tchékhov sur l'évolution de la littérature arabe contemporaine en Egypte présente des traces particulièrement nettes chez les meilleurs conteurs égyptiens : Mahmoud Teymour ou Yehia Hakki, Youssef el Sebaï ou Youssef Idriss.

Et l'on peut conclure en étendant à tous les pays ce qu'écrivait Vercors en 1954 à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Tchékhov :

« Je me demande s'il existe actuellement un seul romancier français qui puisse affirmer qu'il n'a pas subi — directement ou indirectement l'influence de Tchékhov. Même parmi ceux qui, peut-être, n'en ont pas lu une ligne ou qui (comme moi) ne connaissent qu'une part de son œuvre, je doute qu'on en puisse trouver dont l'écriture ou l'expression ne doive rien au grand écrivain russe. »

Alexandre Papadopoulo

TCHEKHOV ET TCHAIKOWSKI

Dans la maison-musée de Tchékhov, le bureau du cabinet de travail s'orne d'une photographie : celle de Tchaïkowski. Le portrait porte une brève dédicace : « A A.P. Tchékhov, de la part d'un fervent admirateur. » Cette photographie, qui attire constamment l'attention des visiteurs, rappelle l'intimité de deux hommes dont les noms comptent parmi les gloires de l'art mondial.

En 1880, lorsque Tchékhov ne faisait que débiter dans la carrière littéraire, Tchaïkowski était déjà l'éminent compositeur d'un grand nombre d'œuvres célèbres, opéras, symphonies, musique de chambre. Le jeune écrivain, inconnu à l'époque, ne prétendait guère connaître la musique : l'émotion et l'enthousiasme, deux sentiments qui lui étaient peu habituels, dont il témoignera maintes fois en parlant de Tchaïkowski, sont d'autant plus surprenants. L'art du compositeur lui était particulièrement cher : « J'aime passionnément sa musique. », écrivait-il en 1889.

Il aimait surtout l'opéra *Eugène Onéguine*, et en particulier la scène de la lettre de Tatiana : il y retrouvait tout l'esprit de Pouchkine. Le tendre lyrisme, la simplicité et la puissance du langage musical, le caractère foncièrement russe des person-

nages principaux de l'opéra, lui étaient infiniment chers.

Tchékhov, on le sait, ne jouait d'aucun instrument de musique. Or un jour, Maria Tchékhouva, sœur de l'écrivain, entrant dans le salon de la maison de la rue Sadovo-Koudrinskaïa, où se trouve actuellement le musée, eut la surprise de trouver son frère au piano, en train de jouer d'un seul doigt : il tentait de reconstituer une mélodie qui lui avait plu. C'était le début d'une symphonie de Tchaïkowsky, Maria Tchekhouva ne se souvient plus de laquelle : peut-être le début de la cinquième, qui avait été jouée pour la première fois à Moscou en décembre 1888, sous la direction de l'auteur.

Si le compositeur d'*Eugène Onéguine* avait, sans le savoir, depuis longtemps gagné le cœur de Tchékhouv, il n'entra en relations avec l'écrivain qu'au printemps de 1887. Il vivait alors dans sa propriété de Maidanovo, et le soir, après une journée de travail intense, il aimait que l'un de ses familiers lui fît la lecture à haute voix : c'était le plus souvent son ami Kachkine, professeur au Conservatoire de Moscou et critique musical bien connu. Un jour, le compositeur et son ami tombèrent sur un conte de Tchékhouv publié dans un journal : *Les Laïques*, titre qui sera par la suite changé en *La Lettre*. Ce récit d'un auteur encore inconnu plut tellement à Tchaïkowsky qu'il se le fit relire, et l'impression qu'il en garda fut si forte que, malgré la réserve qu'il mettait dans l'expression de ses sentiments, il envoya une lettre pleine d'enthousiasme à Tchékhouv, lequel malheureusement ne la reçut jamais.

Qu'est-ce qui avait si fortement touché Tchaïkowsky dans l'œuvre du jeune écrivain de 27 ans ? Avant tout, la sincérité et la sobriété extrême des

mouvements psychologiques de ses personnages, la sensibilité de Tchékhouv, cet humour délicat qui caractérise tout ce qu'il a écrit, ainsi que, sans le moindre doute, sa compassion pour les hommes et leur souffrance, compassion qui se dégage notamment de la description d'un personnage du conte, un malheureux vieillard infirme et, à première vue, moralement déchu.

Tchaïkowski découvrit rapidement les grandes possibilités artistiques du jeune écrivain. « Connaissez-vous l'immense talent d'un écrivain du nom de Tchékhouv ? — écrit-il à Y. Chpajinskaïa, femme de l'auteur dramatique — Sinon je vous enverrai volontiers ses contes. A mon avis, il est le futur pilier de notre littérature. »

Tchékhouv et Tchaïkowski firent connaissance à St-Pétersbourg en décembre 1888, chez le frère du compositeur, Modeste Tchaïkowski, lui-même auteur dramatique, qui admirait passionnément le jeune écrivain. Frappé par la simplicité du compositeur, Tchékhouv conçut l'idée de lui dédier son nouveau recueil de contes, et en effet, le 12 octobre 1889, il lui écrivit pour lui en demander l'autorisation.

Le lendemain, Tchaïkowski se présentait chez Tchékhouv, pour lui exprimer sa reconnaissance. L'entrevue fut cordiale et chaleureuse. D'après un témoin, Michel, le frère cadet de l'écrivain, Tchékhouv et Tchaïkowski parlèrent musique et littérature, et leur sympathie réciproque les porta à envisager d'entreprendre un travail en commun : Tchékhouv fit le projet d'écrire un livret d'après *Bella*, l'œuvre de Lermontov, touchante histoire de l'amour désintéressé qu'une jeune Caucasienne voue à un officier, et ce projet enchanta le compositeur.

« Quand il nous a quittés, le charme qui éma-

nait de lui nous parut encore plus captivant que durant sa visite », disait Michel Tchékhov en évoquant ses souvenirs.

Peu de temps après le départ de Tchaïkowski, un chasseur apporta une enveloppe contenant la photographie du compositeur, accompagnée d'une lettre par laquelle ce dernier priait l'écrivain de lui envoyer sa propre photographie. Tchékhov s'exécuta aussitôt, et les sentiments qu'il éprouvait pour Tchaïkowski s'exprimèrent sincèrement dans sa réponse : « Je suis très touché, cher Piotr Ilyitch, et je vous suis infiniment reconnaissant. Je vous envoie ma photographie et le livre. Je vous aurais envoyé le soleil si c'était en mon pouvoir. »

Tchékhov prépara avec un soin tout particulier l'édition du volume qu'il comptait dédier à Tchaïkowski. Le recueil, intitulé : *Les Maussades*, contient des chefs-d'œuvre tels que : *Une histoire ennuyeuse*, *Envie de dormir*, *Champagne*, etc. Vers la mi-mars 1890, Tchékhov écrit à Modeste Tchaïkowski : « Dans 10 à 15 jours paraîtra mon livre dédié à votre frère. Je suis prêt à monter, jour et nuit, la garde d'honneur devant le perron de la maison qu'habite Piotr Ilyitch, et grande est la vénération que je lui porte. Pour moi, si l'on parle préséances, il occupe dans l'art russe la deuxième place, après Léon Tolstoï. J'offre la troisième place à Répine et je garde pour moi la 98ème. »

Des voyages, d'autres projets littéraires, son installation à la campagne, empêcheront Tchékhov d'écrire le livret de *Bella*. De son côté, Tchaïkowski fut pris par d'autres travaux : il composera, au début des années 90, les opéras : *La Dame de Pique* et *Jolanthe*, le ballet *Casse-Noisette* et la *Symphonie Pathétique*. Toutefois les liens de profonde ami-

tié entre Tchékhouv et Tchaïkowski ne se relâcheront pas. Il est intéressant de noter que les œuvres de Tchékhouv écrites vers la même époque se ressentent de l'influence de la musique de Tchaïkowski. Le conte *Après le Théâtre*, plein de lyrisme et d'humour subtil, a été conçu sous l'effet de l'opéra *Eugène Onéguine*. Et dans un admirable épisode du *Récit d'un inconnu*, l'auteur décrit le choc spirituel que suscite chez l'un de ses personnages la musique de Tchaïkowski.

Le 25 octobre 1893, lors de la mort subite de Tchaïkowski, emporté par la maladie dans la plénitude de ses forces créatrices, Tchékhouv télégraphia au frère du compositeur : « La nouvelle m'a consterné et me cause un chagrin immense. J'aimais et je respectais profondément Piotr Ilyitch, à qui je dois beaucoup. »

Jusqu'à la fin de ses jours, Tchékhouv demeurera un admirateur fervent de l'art de Tchaïkowski, dont la musique était souvent jouée à Melikhovo, dans la propriété de l'écrivain. Sa femme, O. Knipper-Tchékhova, lui chantait souvent les romances du compositeur, et dans une lettre de 1903, adressée au poète Daniel Rathaus, Tchékhouv dit le plaisir que lui donnait toujours la romance : *A nouveau seul comme autrefois...*

La personnalité et la figure de ces deux hommes, Tchékhouv et Tchaïkowski, ont un air de parenté spirituelle : ils ont en commun la manière d'envisager le travail comme une affaire capitale de la vie, leur amour pour l'humanité et pour la nature de leur pays natal, leur sincérité poignante et leur simplicité. Ces œuvres typiquement russes sont chères aux cœurs du monde entier pour l'immense lyrisme qui les anime et pour la cordialité saisissante qui jaillit de la source vivifiante de l'art.

Dans son livre sur Chopin, Franz Liszt dit que le compositeur polonais incarnait l'essence poétique de son pays : on pourrait dire la même chose de Tchéhov et Tchaïkowski, ces deux grands poètes de la terre russe, et leur intimité est l'une des pages les plus émouvantes de l'histoire de la culture mondiale.

Evgueni Balabanovitch

(UNESCO)

L'ENTERREMENT

Aboul Metwalli s'arrêta à la porte de la mosquée, tandis que les rayons du soleil frappaient ses yeux et faisaient luire ses cheveux blancs comme le poil des lapins. Ses joues déjà carminées rougissaient encore plus, et il fronça ses yeux aux cils rares pour empêcher la trop grande réverbération de lui brûler les pupilles. Il essaya de fuir le soleil, mais le soleil le poursuivait partout. Pour pouvoir distinguer ce qu'il avait devant lui, il dut chercher la pénombre. Il se mit alors en devoir de fureter de ses petits yeux l'intérieur de la mosquée pour chercher celui qu'il voulait rencontrer. Il le trouva adossé à une colonne et dormant profondément. Il l'appela alors de sa voix nasillarde : « O cheikh Mohamed ! » Mais sa voix se perdit dans la grande mosquée. Il éleva alors la voix de plus en plus, en faisant un gros effort qui rendit sa figure écarlate comme la crête du coq. Enfin, l'homme qui dormait près de la colonne s'éveilla. Il tourna la tête vers

N.D.L.R. — Youssef Idriss est l'un des écrivains égyptiens les plus doués de la jeune génération, auteur de plusieurs recueils de contes. Ceux-ci sont tirés de son livre **Arkhas Layali**, « Les nuits les moins coûteuses ».

Aboul Metwalli, et, ramassant ses effets, il se précipita vers lui. Aboul Metwalli fut satisfait, il ferma ses yeux qui avaient été bien fatigués par cette longue recherche dans l'ombre, ne laissant qu'un petit filet de lumière pénétrer à travers ses cils pour lui permettre de se diriger.

— Pourquoi as-tu tellement tardé ? lui dit le cheikh.

Aboul Metwalli ne perdit pas de temps en salutations avec le Cheikh Mohamed. Il plaça le paquet qu'il portait entre ses mains sur le mastaba de la mosquée. Le paquet contenait un nouveau-né mort et enveloppé d'un linge doux. « Prie donc dessus, ô Cheikh Mohamed », lui dit-il.

Le cheikh hésita un tantinet, balançant son cou de gauche et de droite, et souriant enfin avec ironie, il s'apprêtait à dire quelque chose, mais Aboul Metwalli, croque-mort impatient ne lui en donna pas l'occasion. Il fronça les sourcils et, levant sa tête comme s'il voulait affronter le soleil et aussi le cheikh Mohammed, il répéta : « Prie donc ! t'ai-je dit, et sans commentaires ».

D'un geste nerveux, il ajusta son turban sur la tête, et ne bougea plus, jusqu'à ce que le cheikh eût prié sur l'enfant mort. Après cela, il se mit à surveiller les petites querelles qui s'élevaient parmi les marchands et leurs clients à la porte de la mosquée. Mais le soleil ayant brûlé ses yeux, il se dirigea vers un coin d'ombre où se trouvait un groupe de fidèles qui récitaient un « zikr ». Il y avait là une troupe de miséreux ayant à leur tête un cheikh atteint de douce folie, portant un turban rouge et sur l'épaule, un panier qui contenait, Dieu seul sait quoi ! Il

donnait le ton au « zikr » en scandant ses litanies au bruit d'un chapelet qu'il cognait contre une canne en fer qu'il tenait d'une main. Tout en gesticulant, il se mit à chanter, et sa voix était encore plus effrayante que son visage.

Lorsque le marchand d'« erksouss » ⁽¹⁾ arriva en faisant tinter ses plateaux de cuivre, Aboul Metwalli se rappela qu'il avait soif et tendit sa main avec une piastre au marchand qui lui donna un verre du liquide brunâtre. Aboul Metwalli souffla sur la mousse qui s'était formée sur le liquide et se mit à boire avidement. Ne se trouvant pas satisfait du peu qu'il avait ingurgité, il tendit la main de nouveau avec une autre piastre, et demanda un autre verre au marchand. Pendant qu'il buvait, sa pomme d'Adam montait et descendait énergiquement, et il rôta bruyamment, tandis que la transpiration inondait son corps.

Aboul Metwalli du coin de l'œil aperçut un marchand de dattes, mais la marchandise ne lui plût pas ; il retourna alors vers la porte de la mosquée pour s'apercevoir que le cheikh Mohamed venait de terminer sa prière, en disant : « Salut à vous, et partez avec la grâce de Dieu ». Élevant la voix à la vue du croquemort le cheikh semblait lui adresser un reproche. Aboul Metwalli inquiet, lui demanda :

— Par Dieu, mon cheikh, l'enfant était-il bien tourné vers la Mecque ?

Le cheikh Mohammed haussa le ton en concluant sa prière : « Salut, prière et bénédictions. »

Mais le croquemort insista :

(1) Boisson rafraîchissante populaire.

— Par Dieu, Cheikh Mohammed, êtes-vous purifié?

Le cheikh se contenta de lui répondre en continuant la citation: « Par notre seigneur Mohammed et Aly... » Et s'interrompant: « N'y a-t-il donc plus de respect de Dieu... » ! et terminant enfin la prière: « Sur sa famille, ses disciples, Salut. »

Aboul Metwalli se mit alors à murmurer des paroles qu'il ne comprenait pas lui-même. Il tendit les mains pour prendre le paquet, alors que le cheikh ayant terminé ses prières essuyait son visage de ses mains. Ce dernier, se tournant vers Aboul Metwalli, lui dit:

— Cela fait combien de morts que tu m'apportes pour réciter les prières?

Le croque-mort ne cacha pas son énervement, et chercha à changer de conversation. Mais se rendant compte qu'il fallait bien en finir, il reprit:

— Cela fait sept, ô cheikh Mohammed.

— Comment sept? cria le cheikh Mohammed, par Notre Dame Zeinab, Om Hachem, et par tous les Prophètes, cela fait huit, ô cheikh Metwalli.

— Sept, te dis-je, par Dieu Tout puissant, ô Cheikh Mohammed, il n'y en a que sept !

— Tu es père de famille, Metwalli, tu ne devrais pas faire de faux serments. Si tu veux, nous allons compter ensemble: l'enfant que tu as apporté du quartier d'El Hanafi, ce matin: cela fait un; la fille que tu dis être ta nièce, deux...

— Ecoute, mon vieux, l'interrompt Metwalli, je jure qu'ils ne sont que sept...

— Il n'y a de Puissant que Dieu, écoute-moi donc...

— Je jures par Dieu qu'ils ne sont que sept...

— Enfin, mon vieux, je te laisse avec ta conscience et Dieu saura prendre son compte...

— Combien t'ai-je déjà donné, ô Cheikh Mohammed ?

— Une pièce de dix piastres seulement, ô cheikh Metwalli.

Le croque-mort se mit à faire mentalement le compte, et dit enfin :

— Je te dois donc encore quatre piastres...

— Mais voyons, cheikh Metwalli !...

— Voyons quoi ?

— Tu sais bien, mon vieux, à quel prix sont aujourd'hui les tomates, et les cornes grecques. Il n'y a plus de veillées et d'enterrements où l'on puisse faire quelque argent en récitant des prières... Ma femme a acheté hier un paquet d'aspirines...

— Tomates quoi, et peste quoi ? Vas-donc prier et remercier Dieu, l'été approche et les morts subites vont se multiplier et tu ne trouveras plus le temps pour faire tes prières sur les défunts... Remercie Dieu, et prends donc ce que je te donne...

Hésitant longtemps, tendant et retirant sa main, le cheikh Mohammed finit par attraper la pièce de cinq piastres que lui tendait Metwalli. Allait-il la lui rendre ? Il finit par lui dire :

— Soit ! donnes-moi encore une piastre, ô cheikh Metwalli... Mais sa voix se perdit dans le brouhaha des fidèles qui entraient dans la Mosquée, tandis qu'Aboul Metwalli, enlevant son paquet, disparaissait au milieu de la foule.

LA VIE COMME ELLE VA

Les ennuis de Mtre Adly commencèrent à partir du moment où son voisin de siège dans l'autocar qui le conduisait d'Alexandrie au Caire par la route du désert, apprit qu'il était avocat. En effet, il savait par expérience, que du moment que l'on se rendait compte qu'il était avocat, les questions pleuvaient sur sa tête et avec elles les renseignements concernant sa profession. Il importait bien peu que l'on sache si cela l'ennuyait ou pas, l'essentiel était que son interlocuteur obtienne les renseignements voulus et profite ainsi d'une consultation gratuite.

Mtre Adly s'était donc assis dans l'autobus en priant Dieu que son voisin ne lui pose pas de questions n'étant pas d'humeur à y répondre. Aussi, se mit-il à regarder par la fenêtre l'immensité du désert et laissa-t-il errer ses pensées. Mais cette tactique s'avéra insuffisante. En effet, un instant ne s'était pas passé qu'il entendit une voix qui lui disait :

— Quelle heureuse surprise, cher maître.

Adieu les douces rêveries, Mtre Adly était brusquement rappelé à la réalité. Son voisin ne devait plus tarir :

— Alors, mon cher maître, vous êtes avocat pour les affaires civiles ou correctionnelles ?... ou bien pour les narcotiques ?

— Je suis avocat pour toutes les affaires... toutes...

Par expérience, il savait que dans ces cas, et après cette réponse, le voisin s'arrêtait un instant, pour reprendre ensuite de plus belle :

— Je suis enchanté, cher maître, enchanté de vous avoir rencontré... Vous devez sans doute connaître maître Un Tel ?

— Non !... je regrette, mais je ne le connais pas....

Le voisin s'étonna :

— Comment vous ne le connaissez pas ? Il est archi-connu...

— Voilà, répondit avec humeur Mtre Adly, c'est ma destinée... Par Dieu je ne le connais pas !

— C'est un avocat célèbre. Il a damé le pion à plus d'un juge, comment ne le connaissez-vous pas ?

— Voilà ! C'est ainsi...

Un moment de silence suivit ce dialogue, un silence plein d'inquiétude pour Mtre Adly, qui se doutait bien de ce qui allait suivre...

— Autrement dit, mon cher maître, vous pouvez vous occuper d'une affaire civile?...

— Sans doute...

La situation ne laissait plus d'équivoque, la question suivante allait être posée sans faute, et elle arriva :

— C'est que voyez-vous, j'ai un petit renseignement à vous demander...

Mtre Adly ferma sa bouche et se promit de ne pas l'ouvrir.

Mais le voisin poursuivait :

— Une petite question voyez-vous ? Je ne voudrais pas vous ennuyer, mais tous les avocats que j'ai consultés en ont perdu le nord... Vous êtes bien un avocat pour les questions civiles, n'est-ce pas ?

Mtre Adly persista dans son mutisme, mais l'homme reprit :

— Tous les avocats ont donné leur langue au chat... J'espère que vous n'êtes pas ennuyé de ma question... Voyez-vous... C'était en 1925, j'ai hérité d'une maison de mon père, mais il y avait pour cette maison plus d'un héritier...

Et le voisin se mit à conter son procès depuis A jusqu'à Z, sans se soucier si l'avocat écoutait ou pas... Il raconta par le menu les diverses audiences, en première instance, en appel et en cassation...

Mtre Adly avait une envie folle de se lever... mais où pouvait-il bien aller ? Toutes les places étaient prises. Il lui fallut bien écouter l'histoire jusqu'au bout.

Enfin l'autocar arriva au Rest House. Mtre Adly en descendit, et son voisin sur ses troussees. Il continua son histoire pendant qu'ils prenaient le café à la même table. L'avocat paya la note, tandis que son voisin continuait à parler sans arrêt.

Quand l'autobus reprit son voyage, son voisin reprit son discours, et, avec un sourire entendu, il posa la question que Mtre Adly attendait :

— Alors, cher maître, que pensez-vous de cette affaire ?

L'avocat devait avoir une opinion, sans

quoi comment serait-il un avocat digne de ce nom ?

Aussi Mtre Adly donna-t-il son opinion, et son voisin sourit largement pour lui dire :

— Si vous permettez, cher maître, écrivez-moi donc ces deux mots que vous venez de me dire... Cela me suffira amplement. J'ai ennuyé tous les avocats que je connais... Et j'ai craint de vous ennuyer aussi. Par la vie de vos enfants, si vous en avez, jurez-moi que je ne vous ai pas ennuyé. Non ! ne vous fatiguez pas... Voici le crayon et voici le papier... Mille merci !... Merci beaucoup !... Je ne sais comment vous remercier... Quelle chance j'ai eue de voyager à côté d'un avocat aussi aimable... On dit qu'une rencontre est plus efficace que cent rendez-vous, n'est ce pas ? Alors, vraiment vous ne connaissez pas Mtre Un Tel ? Comme c'est curieux ! C'était un de mes meilleurs amis.

Mtre Adly écrivit la note en soufflant et en pestant intérieurement, se promettant de changer de place dès que ce serait possible, même s'il fallait provoquer un scandale. Enfin, un voyageur s'étant déplacé sur la banquette voisine, il sauta sur la place libre et ne bougea plus. Il n'osait pas regarder son nouveau voisin de crainte qu'il ne lui pose encore une question. Mais ce dernier était un brave homme qui n'ouvrit pas la bouche. Aussi Mtre Adly éprouva-t-il une grande joie et fut pris d'une grande sympathie pour ce voisin silencieux.

L'autocar prit de la vitesse en abordant la route toute droite qui mène au Caire. L'avocat aurait bien voulu connaître l'heure qu'il était, mais il n'osait pas la demander à son voisin de crainte qu'il n'ouvre la bouche et ne la

referme plus. Il se décida enfin à lui poser la question... Il devait apprendre avec l'heure qu'il était, que son nouveau voisin était médecin...

Un instant de silence, et ensuite Mtre Adly s'adressant à son voisin lui dit :

— Alors vous êtes médecin ? Avez-vous une spécialité ?

Et lorsque l'autocar arriva au terminus du Caire, on pouvait remarquer que Mtre Adly, s'adressant à son voisin, lui disait :

— Non!... non!... cher docteur, je ne voudrais pas vous ennuyer... Mais enfin, voici un stylo et un papier... Vous pouvez écrire là... Je voudrais tant, s'il vous plaît, un médicament qui puisse supprimer cette migraine qui ne me quitte plus... Comme je vous le disais, cela date de 1936... Je ne voudrais pas vous ennuyer docteur... par le Prophète... Je ne sais comment vous remercier... Encore merci !... Alors, vous êtes établi à Alexandrie ? Quelle heureuse rencontre !... Je suis reconnaissant au sort qui m'a permis de vous connaître...

Youssef Idris

*(Traduit de l'arabe par
Gabriel Boctor)*

ORIENT - OCCIDENT

Importance des Sources Arabes pour la connaissance du Moyen-Age Occidental

Permettez-moi d'abord de remercier vivement Mgr de Raïmaker pour le grand honneur qu'il m'a fait en m'invitant à prendre place dans cette Chaire Cardinal-Mercier, illustre à la fois par le nom qu'elle porte et par les personnes qui m'y ont précédé.

Dans ce geste qui s'adresse peut-être plus à mon pays qu'à ma personne, j'aime voir un témoignage doublement significatif : d'abord de l'intérêt que porte l'Institut de Philosophie pour les études de philosophie arabe ; en second lieu, de son désir de marquer, d'une manière visible, l'importance qu'il attache, sur le plan de la culture, au dialogue Orient-Occident.

N.D.L.R. — Nous sommes heureux de publier le texte de la leçon inaugurale, que notre savant et dévoué collaborateur, G.C. Anawati, o.p., a prononcée, le 19 octobre 1959, à la chaire Cardinal Mercier de l'Université de Louvain, où il était invité à donner une série de cours. On sait que le R.P. Anawati est Directeur de l'Institut Dominicain du Caire. Ce texte est tout entier dédié à la compréhension mutuelle de l'Orient et de l'Occident, que la « Revue du Caire » s'efforce de promouvoir depuis plus de vingt ans.

Dans un moment où le Poche-Orient, soulevé par une lame de fond, cherche dans la lutte et la souffrance, à accéder à une indépendance plus réelle, à une stabilité économique et politique plus profonde, il est bon que les valeurs intellectuelles et spirituelles soient affirmées avec force puisqu'en définitive, c'est sur elles que se construit la paix du monde, et que d'elles dépend l'efficace collaboration entre les races et les nations.

De cette si belle occasion qui m'est offerte par Mgr de Raïmaker de l'affirmer devant un auditoire de choix, je ne pourrais jamais assez le remercier.

Le sujet que j'ai choisi de traiter dans cette chaire porte comme titre général « *La place de la philosophie arabe dans la pensée chrétienne au moyen âge.* » Je vous avouerai tout de suite que je n'ai pas hésité longtemps pour m'arrêter à un tel choix. Et cela pour plusieurs raisons.

Tout d'abord il est bon, il est même indispensable que l'on parle de questions que l'on connaît. Rien ne remplace le contact vivant avec une pensée, le contact prolongé avec ceux qui en ont donné la meilleure expression. Le moi est toujours haïssable, Pascal a bien raison. Mais souffrez qu'au seuil de ces conférences, pour solliciter de vos esprits un minimum d'audience et pour calmer provisoirement, chez certains d'entre vous, une éventuelle inquiétude, souffrez dis-je, que je signale simplement que celui qui vous parle est un fils de l'Égypte lointaine, que la langue arabe est sa langue maternelle et qu'une des principales raisons qui l'ont fait entrer dans l'Ordre de Saint Dominique a été de chercher, en se faisant le docile disciple de Saint Thomas, le moyen d'instituer avec l'élite de ses compatriotes musulmans, un dialogue sur leur héritage intellectuel et religieux.

En second lieu, il y a manifestement depuis un certain nombre de décades, un renouveau des études concernant la philosophie arabe. Je n'en veux comme preuves que deux faits tout à fait récents. Le premier est celui qui a eu comme cadre Louvain même, l'an dernier, lors du premier Congrès de philosophie médiévale. Une sous-commission fut constituée pour la philosophie arabe et l'on y discuta des meilleurs moyens de coordonner les travaux des médiévistes et des orientalistes s'occupant de ce sujet. Le résultat fut que dans les conclusions finales présentées par Mgr de Raïmaker le vœu suivant fut émis :

« Le Congrès reconnaissant l'importance extrême de la pensée médiévale en terre d'Islam, « souhaite le développement des études portant sur « cette pensée et sur ses rapports avec la pensée « chrétienne. En conséquence, le Congrès juge « souhaitable que chaque centre d'Etudes médiévales possède au moins un spécialiste en ce domaine. »

Le second fait, plus récent encore, est le Colloque de philosophie musulmane qui vient de se tenir à Cologne il y a quelques semaines. Il y groupait une cinquantaine de spécialistes, médiévistes et orientalistes, qui, pour la première fois dans l'histoire, se réunissaient en vue de coordonner leurs efforts. L'Orient apporta sa contribution puisqu'il y eut trois Turcs, un Libanais, cinq Egyptiens et un Marocain. On y discuta ferme et l'on convint de tenir le prochain Congrès au Caire même.

Enfin, et c'est un point qu'il importe de souligner, il y a actuellement dans les pays d'Orient : en Egypte, en Syrie, au Liban, en Iraq, en Iran et en Turquie un certain intérêt pour l'édition des

textes philosophiques anciens. Pour ne citer qu'un exemple, la Ligue Arabe et le gouvernement iranien ont tenu à célébrer avec éclat le Millénaire d'Avicenne et, à cette occasion, de nombreux textes philosophiques furent publiés. De même, il existe au Caire, depuis ce Millénaire, un Comité d'Avicenne chargé de l'édition critique du *Shifâ'*, la grande encyclopédie philosophique d'Ibn Sina. Six volumes ont déjà paru et le travail continue.

Dès lors, n'était-il pas tout indiqué de vous présenter, dans une vue d'ensemble, « la place de la philosophie arabe dans la pensée chrétienne du moyen âge » ?

Au surplus, je dirai, pour terminer cette introduction, qu'en choisissant ce thème, je ne faisais que suivre les traces d'un savant fort connu parmi les spécialistes de la philosophie arabe et qui fut professeur à Louvain il y a plus d'un demi-siècle, je veux nommer le Chanoine Forget, l'éditeur d'une des œuvres les plus importantes d'Avicenne, le livre des *Ishârât (le Livre des Théorèmes et des avertissements)*. Il y a près de soixante ans, exactement en l'an 1895, le Chanoine Forget faisait une communication au Congrès des savants catholiques à Bruxelles, intitulée :

« Dans quelle mesure les philosophes arabes, continuateurs des philosophes grecs, ont-ils contribué au progrès de la philosophie scolastique ? »

Vous voyez donc que la tradition continue et que les propos dont je vais vous entretenir au cours de mes huit leçons ne paraîtront pas aussi insolites qu'il pourrait le sembler au premier abord.

Pour ne pas risquer de trop décevoir ceux qui auront le courage de suivre le cycle annoncé, je vais très rapidement vous exposer comment j'en ai conçu le plan et réparti les sujets.

Dans la leçon d'ouverture d'aujourd'hui, je voudrais vous parler du *rôle de l'héritage culturel arabe dans la connaissance du moyen âge occidental*. La philosophie arabe fait, en effet, partie d'un vaste ensemble, les philosophes arabes ont vécu dans un milieu déterminé, appartiennent par leur formation à une civilisation qui, dans les domaines les plus divers, est entrée en contact avec l'Occident chrétien. De nombreux documents accessibles aux chercheurs ont permis d'obtenir des résultats fort intéressants concernant l'arrière-plan de la pensée philosophique. Il est important de prendre conscience, d'une façon concrète, de ces résultats qui touchent d'une manière ou d'une autre à la philosophie arabe dans son contexte historique et culturel.

La deuxième leçon étudiera *la genèse et la structure de la philosophie arabe au moyen âge* : les affinités et les différences avec la pensée chrétienne permettront de mieux comprendre la portée de son influence et les points où elle s'est exercée.

Comment cette philosophie arabe a-t-elle pénétré en Occident, quelles voies a-t-elle empruntées, dans quels centres se sont réalisées les traductions, quelles sont les difficultés que présente la langue philosophique arabe, quelles sont les œuvres philosophiques arabes qui passèrent aux Latins : tel sera l'objet de notre troisième cours.

Dans la quatrième leçon, nous étudierons sur une œuvre précise, le *De Scientiis* d'Alfarabi, la conception que se faisaient les philosophes arabes de l'organisation du savoir, comment en particulier ils concevaient les rapports de la philosophie et de la théologie et dans quelle mesure ces conceptions ont joué un rôle dans l'Occident latin.

Etant donné l'importance d'Avicenne et le rôle considérable qu'il a joué dans l'élaboration des doc-

trines philosophiques et théologiques du moyen âge occidental nous lui consacrerons deux leçons : l'une pour étudier sa philosophie en elle-même l'autre son influence sur quelques grands penseurs du moyen âge chrétien.

A Averroès, malgré la grande fortune de l'averroïsme latin, nous ne consacrerons qu'un cours pour pouvoir dans la huitième et dernière leçon parler de *l'apport scientifique* de certains grands philosophes arabes. Au terme de cette dernière leçon, nous pourrons tenter d'esquisser ce que pourrait être un plan de coopération efficace entre philosophes occidentaux et philosophes orientaux dans le domaine de la philosophie arabe et, plus largement, dans celui des deux cultures.

Nous allons donc aujourd'hui parler du *rôle de l'héritage culturel arabe dans la connaissance du moyen âge occidental*. Le sujet est immense et il faudra nous résoudre à ne traiter que certains secteurs. Le plus simple est de faire un large tour d'horizon en signalant au fur et à mesure l'appoint apporté par les sources arabes pour la connaissance de la civilisation médiévale occidentale.

I. — HISTOIRE GENERALE

Et d'abord dans le *domaine de l'histoire générale*. L'Islam est né en Arabie, au 7^e siècle, dans un canton isolé de l'univers il est vrai, mais qui très tôt entra en contact avec le monde civilisé d'alors, avec l'Empire byzantin. Ce dernier, puissamment installé à Constantinople, occupait pratiquement toute l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique du Nord. Aux frontières de la Syrie et de l'Arabie, un petit royaume de chrétiens arabes, les Ghassanides monophysites, servaient d'état-tampon.

Etablis par Byzance au VI^{ème} siècle, ils maintenaient l'ordre et présentaient à leurs frères de race de la péninsule un premier visage de la civilisation byzantine.

Puis ce fut l'élan de la conquête arabe. En moins d'un siècle, la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure, l'Iran, l'Egypte et bientôt l'Afrique du Nord furent conquis. Puis ce fut le tour de l'Espagne verdoyante et de ses riches plaines. En 711, le détroit de Gibraltar est traversé. En quelques mois, Séville, Cordoue, Tolède sont conquises. Puis c'est le tour de l'Estramadoure, de la Castille, de Grenade et de Murcie. L'Aragon vers 714 et la Catalogne finirent par succomber. En 719-20, c'est le tour du Roussillon et du Bas-Languedoc.

De l'Espagne, les Arabes poursuivirent leur route toujours en avant. Ils ne furent arrêtés que près de Tours par Charles Martel, en 732.

Les Arabes, venus du désert n'avaient pour commencer que l'ardeur de leur foi et l'impétuosité conquérante des peuples jeunes. Mais, rapidement, ils se mirent à l'école des peuples conquis et s'initèrent à leurs cultures, en attendant de devenir eux-mêmes les promoteurs d'une civilisation originale. Comment, dès lors, écrire ces longs chapitres de l'histoire générale, les échanges d'ambassade, les luttes et les batailles entre les deux armées, les tractations politiques et les intrigues si l'on ne connaît pas les documents des deux côtés de la barricade ? Ce que peut être une histoire où il n'y a qu'un seul son de cloche, vous pouvez facilement le deviner.

Dans son admirable *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*, Sauvaget, trop tôt, hélas ! arraché aux études orientalistes, a montré l'immense secours que pouvaient présenter les nombreuses sources arabes pour écrire une telle histoire : Docu-

ments d'archives, sources littéraires diverses (tradition orale, romans historiques, annales et chroniques, sources anecdotiques dont regorge la littérature arabe, textes géographiques, relations de voyage, sources géographiques), sources archéologiques, il y a là une mine de renseignements qui n'ont pas été suffisamment exploités jusqu'ici.

Ce qui fait précisément l'intérêt de travaux comme ceux de Vasiliev dans ses trois gros volumes sur Byzance et les Arabes, de Canard sur les rapports des Arabes et des Byzantins à l'abord des Croisades, c'est d'avoir puisé en partie dans ces sources et de donner une vue comparative des événements en confrontant les sources byzantines et arabes. Les directeurs des grandes collections historiques ont bien compris l'importance de pareilles confrontations et c'est pourquoi, ils confient, pour écrire l'histoire de cette période dans un même livre, à deux spécialistes : l'un pour le côté byzantin, l'autre pour le côté arabe, par exemple Diehl et Marçais dans la collection Glotz, et Platonov et Gaudefroy-Demombynes dans la Collection « Peuples et civilisations ».

De même, les nombreuses études du P. Lammens, le savant jésuite belge, qui fut une gloire de l'Université de Beyrouth, sur la Syrie musulmane du début de la conquête, sur la querelle des images, sur la cour de Damas et les progrès de la byzantinisation revêtent une grande valeur parce que le P. Lammens connaissait admirablement les sources historiques arabes.

La conquête de l'Égypte par les Arabes, l'arabisation du pays, où pourtant l'influence byzantine était si forte, l'évolution de l'Église copte, le rôle des patriarches coptes d'Alexandrie ont été étudiés, toujours sur la base des sources arabes, par Wiet,

Butler, Maspéro, Becker.

De plus, un grand nombre de textes historiques arabes inédits ont été publiés récemment par des savants orientaux tels certains ouvrages de Dhahabi, de Maqrizi, d'Ibn Tagribirdi, de Qifti, d'Ibn Joljol. La plupart des textes des historiens arabes qui ont servi, il y a plus de cent ans au *Recueil des Historiens des Croisades* (Ibn al-Athir, Abu l-Fida, Ibn Shaddâd, Ibn al-'Adîm etc.) ont été récemment édités et le plus souvent complétés.

Si nous nous tournons du côté de l'Occident musulman, nous trouvons également un certain nombre de travaux, ayant pour base les sources arabes, qui enrichissent considérablement notre connaissance de l'histoire de l'Espagne musulmane, de ses institutions, de ses monuments, du milieu économique, intellectuel et culturel où ont vécu Avenpace, Averroès ou Maïmonide. Cordoue au Moyen Age était le centre par excellence de la civilisation musulmane et les évêques de l'époque se plaignaient de l'engouement de leurs fidèles pour la langue et la littérature des conquérants arabes.

Aussi les travaux importants concernant cette période sont-ils nombreux. Ils sont dûs, après Dozy et ses travaux sur l'Espagne musulmane, à une équipe de savants espagnols, les Menendez Pidal, les Gonzales Palencia, les Garcia Gomez, les Asin Palacios. Ils sont dus également à l'un des plus brillants savants de l'Ecole orientale française, le Professeur Lévi-Provençal, qui, à une excellente formation historique occidentale, joignait une profonde connaissance de l'arabe et de sa littérature. Son *Histoire de l'Espagne musulmane*, son livre sur *Cordoue au IX siècle*, ses conférences sur *La civilisation musulmane* et ses multiples études montrent d'une manière éclatante combien est fructueuse la

symbiose de deux disciplines quand elle se trouve réalisée dans une intelligence d'élite.

L'importance de ces recherches concernant l'Espagne musulmane a été estimée assez grande par l'Égypte pour qu'elle ait songé à fonder à Madrid, un Institut Égyptien d'Études Islamiques qui publie chaque année en arabe et en espagnol des études sur les rapports des deux civilisations.

II. — LITTÉRATURE

Quant à la littérature arabe, elle peut évidemment être envisagée pour elle-même. Son étude entrerait alors dans le cadre général des littératures nationales. Elle présente d'ailleurs, de ce point de vue, un intérêt remarquable : depuis le septième siècle qui l'a vu naître, elle garde une continuité, unique je crois dans l'histoire de la littérature mondiale. Les Arabes lisent actuellement des textes du VIII^{ème} siècle comme ils liraient des auteurs modernes. Le vocabulaire s'est évidemment enrichi de tout l'apport des mots de la civilisation moderne, la syntaxe s'est très légèrement adaptée à certaines façons de penser anglaise ou française, mais la structure de base est resté la même. Il y a d'ailleurs dans ce domaine d'excellents instruments de travail, indispensables à ceux qui voudraient connaître cette littérature : La *Geschichte der arabischen Literatur* de Brockelman, immense répertoire en cinq gros volumes, ce qui vous donne une idée de l'extension de cette littérature, et un répertoire semblable pour la littérature arabe chrétienne dû à Mgr Graf, capital pour l'étude des Eglises d'Orient.

Plus accessibles au grand public cultivé, l'*Histoire littéraire des Arabes* (A literary history of the Arabs) de Nicholson demeure un livre plein de charme parce que l'auteur aime la littérature

arabe et en parle avec finesse et pertinence. Les petits manuels du P. Abd'El-Jalil et de Pellat, moins développés, sont utiles. Enfin une importante *Histoire de la littérature arabe*, en plusieurs volumes, due à l'un des meilleurs arabisants français actuels, M. Régis Blachère est actuellement en cours et se présente à la fois comme une œuvre de critique littéraire et d'érudition historique.

Mais relativement aux études médiévales proprement dites, je voudrais vous signaler trois sujets qui ont particulièrement bénéficié de l'étude des sources arabes et qui grâce à celles-ci ont vu leur problématique renouvelée. Ces sujets sont : l'origine de la poésie des troubadours, celle de l'amour courtois, enfin, les rapports de Dante et de l'Islam.

La question de l'*origine de la poésie lyrique des troubadours* a été très débattue. A l'époque où les romanistes ignoraient tout de la poésie hispano-mauresque populaire au moyen-âge, ils refusaient avec dédain toute influence de celle-ci sur la poésie provençale. En 1899, l'un des plus célèbres d'entre eux, Alfred Jeanroy exprimait son opinion en ces termes : [La littérature provençale] « nous apparaît d'abord, dès son origine, comme soustraite à toute influence étrangère ; elle éclôt brusquement, pareille à une fleur qui sortirait de terre sans racine et sans tige » et il déclarait tout uniment que l'influence arabe qu'on voulait mettre à la base de cette poésie était une légende.

Mais dès 1912, des arabisants espagnols, en particulier Julian Ribeira réagirent contre l'absolu de cette affirmation. En s'appuyant sur le recueil des chansons populaires d'Ibn Guzman (*El cancionero d'Aben Guzman*), — qui fut un moment ministre à Cordoue au XIIème siècle et dont le re-

cueil de *zajal* en arabe populaire andalou avait été publié quelques années auparavant, — Ribeira essaya de montrer que le parallélisme des strophes de ces *zajals* et des chansons des troubadours n'était pas une simple coïncidence. Pour lui, les formes métriques andalouses ont suivi le même chemin que les autres disciplines classiques, c'est-à-dire qu'originaires de Grèce, elles ont fait le circuit : Rome, Perse, Bagdad puis Espagne arabe pour, de là, revenir en Europe.

Au fond, les rapports entre la poésie des troubadours et la poésie arabe n'est qu'un des aspects de la pénétration de la culture hispano-mauresque en Occident. Si l'on doit accorder aux romanistes que la poésie des troubadours est due en grande partie au développement de la poésie populaire, il semble bien que les nouvelles recherches, basées sur les sources arabes, amènent à considérer, — et je cite Robert Briffault, qui a consacré un livre documenté sur *Les troubadours et le sentiment romanesque* (1945), « que cette évolution n'eut pas lieu en Gascogne ou en Provence, mais en Espagne, sous l'influence dominante de la poésie andalouse. Ayant déjà été savamment perfectionnée, c'est sous cette forme et dans un style populaire qu'elle se répandit en Provence. Le modèle une fois donné, les troubadours provençaux brodèrent dessus à plaisir, et le varièrent à l'avenant des conditions et des traditions de leur entourage. A eux revient le mérite d'avoir fait de cette poésie lyrique, dont l'inspiration et les moyens techniques leur avaient été fournis par les chants hispano-mauresques d'Andalousie et d'Aragon, le modèle qui devait se perpétuer dans la littérature lyrique de l'Europe » (1).

(1) p. 47 - 48.

Je sais d'ailleurs que le débat reste ouvert.

Le deuxième sujet où un résultat concluant a été obtenu grâce aux sources arabes est celui de l'*amour courtois*. Le P. Denomy, professeur à l'Institut d'Etudes Médiévales de Toronto a consacré un certain nombre d'articles à démêler ce problème. Il a montré, en particulier, par une étude minutieuse des manifestations de l'amour courtois chez des troubadours comme Guillaume d'Aquitaine, Marcabru, Bernard Marti, Jaufré Rudel et Bernard de Ventadour qu'ils avaient subi l'influence, — par quel intermédiaire, cela reste assez mystérieux, — d'un traité d'Avicenne *Sur l'amour*. Ce qui a permis au P. Denomy d'entreprendre cette recherche, c'est la traduction faite par un de ses collègues de ce traité et qu'il a publié en même temps que ses articles. A cette occasion d'ailleurs, le P. Denomy a fait une large enquête dans les documents arabes, concernant les auteurs mystiques musulmans et où il est parlé en détail de l'amour platonique : *al-hobb al-odhrî*. En particulier, un auteur andalou du moyen âge, Ibn Hazm a consacré un ouvrage spécial, *Le Collier de la Colombe* (Tawq al-hamâma) à la description des sentiments que suscite l'amour courtois. Ce dernier ouvrage est accessible actuellement en anglais, en français, en italien et en espagnol.

Le troisième sujet intéressant l'héritage culturel arabe du point de vue littéraire est celui des *rapports de Dante et de l'Islam*. Dans un livre fort documenté l'illustre arabisant espagnol, Asin Palacios, prêtre catholique d'ailleurs et qu'on ne peut pas soupçonner de vouloir diminuer le grand chef-d'œuvre de l'Occident chrétien, a entrepris de montrer que l'on pouvait trouver dans la littérature arabe médiévale des œuvres comme celles d'Ibn

Arabi qui contiennent, en utilisant des traditions musulmanes (en particulier le voyage du Prophète de l'Islam au ciel), des thèmes, des images très proches de celles de *la Divine Comédie*.

Bien entendu au moment où l'ouvrage d'Asin parut, il souleva un vif émoi chez les dantologues. La résistance fut tenace. Mais peu à peu les discussions permirent de mettre les choses au point. Sans rien ôter au génie créateur de Dante, on peut admettre qu'il ait emprunté tel ou tel détail de son imagerie ou même telle ou telle conception des tourments de l'enfer ou des délices du paradis. Ce qui donna à la thèse d'Asi plus de force, c'est la publication ultérieure par un érudit italien, Enrico Cerulli, du *Libro della Scala*, ouvrage qui reproduit des textes latins médiévaux décrivant l'ascension nocturne de Mahomet au ciel. Sans donner la preuve définitive de l'emprunt fait par Dante aux auteurs musulmans, l'ouvrage apporte cependant à l'appui de cet emprunt de fortes présomptions.

Enfin il faudrait citer tout un groupe de légendes ou de fables qui ont traversé la Méditerranée pendant le moyen âge, probablement par l'intermédiaire des voyageurs occidentaux se rendant en Orient. On trouve ces légendes dans le folklore espagnol, français ou anglais. Le professeur Gigo en a fait un exposé succinct mais précis dans l'ouvrage collectif *Legacy of Islam*.

III. — HISTOIRE DES SCIENCES

Un autre aspect très important de la culture arabe au point de vue médiéval est celui de l'histoire des sciences. Nous consacrerons un cours spécial à l'apport propre des Arabes dans ce domaine. Mais ce que je voudrais signaler ici, c'est le rôle

d'intermédiaires qu'ils ont joué pour la transmission de l'héritage grec à l'Europe médiévale.

Nul plus que George Sarton n'a senti l'importance de ce problème. Il était d'ailleurs bien placé pour en juger puisqu'il avait entrepris d'écrire une grande Histoire générale des sciences qu'il intitulait modestement *Introduction to the History of Science*. Elle comporte cinq gros volumes de plus de 600 pages chacun. Ce qui l'avait frappé, c'était l'importance des Arabes pour la partie médiévale de cette Histoire. Il a estimé le facteur arabe assez important, et les manuscrits laissés par eux trop nombreux pour ne pas se résoudre à étudier lui-même l'arabe. Il passa au moins un an à Beyrouth à s'initier sérieusement à cette langue. Des sections entières de son Histoire sont placées sous le signe de tel ou tel auteur arabe.

Ce rôle intermédiaire des Arabes s'explique aisément quand on étudie l'histoire de la transmission de la pensée antique au Moyen Age. La science grecque, celle d'Athènes et celle de l'époque alexandrine, s'était cristallisée en un vaste corpus que commentaient les scolastes dans les grandes métropoles de l'empire romain. En 529, l'empereur Justinien fit fermer l'Ecole d'Athènes, suspecte d'hérésie. Les philosophes, — à cette époque on était à la fois philosophe et savant, — trouvèrent refuge auprès de l'empereur de Perse. La ville de Jundishapur où de doctes savants chrétiens travaillaient déjà depuis quelques années, les reçut avec joie. La science grecque passa là, en partie du moins, du grec au syriaque.

Puis ce fut la conquête arabe, et, au VIIIème siècle la fondation de Bagdad. Tout ce qu'il y avait de savants dans l'empire abbasside afflua dans la nouvelle capitale. Les califes voulurent connaître la

science antique. Une *Maison de la sagesse* fut instituée à la tête de laquelle des savants chrétiens versés dans les langues grecque, syriaque et arabe travaillèrent d'arrache-pied à faire passer en arabe la plus grande partie du corpus grec. Hippocrate et Galien, Oribase, Euclide, Aristote et Platon, Alexandre d'Aphrodise et Thémistius, les alchimistes grecs furent, pour une partie de leur œuvre du moins, accessibles aux lecteurs arabes. Ils ne tardèrent pas à susciter des disciples et des continuateurs.

Bien entendu ceux-ci y ajoutèrent leurs propres observations, leur expérience personnelle et bientôt on verra apparaître les Razes et les Avicenne. Le capital ancien se gonfla et s'enrichit. Et c'est ce capital, qui, au moyen âge, passera à travers la Sicile, le Mont Cassin et surtout Tolède, aux Latins.

C'est tout ce mouvement de transmission qui a attiré d'une façon spéciale l'attention des orientalistes pendant ce dernier quart de siècle. Signalons rapidement quelques travaux.

J'ai déjà parlé de la monumentale *Histoire des Sciences* de Sarton. Elle est en anglais et restera longtemps la base indispensable des recherches futures sur notre sujet : l'influence de la pensée musulmane sur le moyen âge chrétien. Mieli mort il y a une dizaine d'années, a extrait de l'ouvrage de Sarton la partie concernant les Arabes et l'a publiée en français, à Leyde, sous le titre : *La science arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale*. Sarton a également fondé et dirigé pendant de longues années une revue de l'histoire des sciences intitulée *Isis* qui contient assez souvent des articles sur les savants arabes et leur utilisation par les auteurs latins médiévaux.

Le deuxième auteur important par ses travaux est Ruska. D'abord chimiste de métier, il fut amené

par ses études sur l'histoire de la chimie à s'occuper des Arabes, apprit leur langue et consacra un grand nombre de ses recherches à éclaircir le problème de Djabir l'alchimiste. Quand on sait la place que joua l'alchimie au Moyen Age (cf, par exemple, l'usage qu'en fait Jung pour sa théorie des archétypes), on voit l'intérêt que présentent de tels ouvrages.

Mais l'ouvrage le plus important qui ait été publié dans ce domaine est celui de Kraus, disciple de Ruska et de M. Massignon. Travailleur infatigable, d'une prodigieuse érudition, Kraus a consacré également la plus grande partie de ses efforts à l'étude de Jabir ibn Hayyan. Mais à propos de cet auteur, il a recueilli un nombre extraordinaire de faits concernant autant la chimie que la philosophie, les théories gnostiques, les problèmes du langage, l'homonculus, la théorie de l'élixir, la pierre philosophale, etc. Son gros ouvrage a été publié au Caire par l'Institut d'Egypte.

Pour les sciences médicales et pharmacologiques, le meilleur spécialiste a été le Dr Meyerhof, lui-même excellent oculiste établi au Caire, mais qui s'est surtout intéressé à l'histoire de la médecine et de la pharmacologie chez les Arabes. Son édition et traduction française du livre des médicaments de Maïmonide est un monument de science et d'érudition. L'ouvrage a été également publié par l'Institut d'Egypte.

Quant à l'Avicenne médecin, les travaux récents du Millénaire ont mis en relief son importance. Son *Canon de la médecine* a été, pendant des siècles, le Vade-mecum des médecins dans les Universités d'Europe. Il n'est que d'ouvrir l'immense édition latine de Venise pour se rendre compte à quel point l'arabe a pénétré le vocabulaire médical

de l'époque. Du point de vue simplement linguistique, il y aurait toute une série de recherches à faire dans ce domaine. Il y a à peine deux ans, un professeur de médecine à la Faculté d'Alger a publié avec un de ses collègues algériens, dans la collection Budé, le poème médical d'Avicenne : le texte arabe, avec la traduction latine médiévale et une traduction française moderne. Mais que de textes restent encore à étudier ! En jetant un coup d'œil sur l'*Histoire de la magie* de Thorndike, ou le catalogue des manuscrits scientifiques latins traduits de l'arabe qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Cathédrale de Tolède et qui a été établi par le Prof. Mittas Vallicrosa, on se rendra compte à quel point l'étude des textes arabes médiévaux est indispensable, dans certains secteurs, pour l'exacte appréciation des faits. Au Caire : Société pour l'Histoire des Sciences.

IV. — PHILOSOPHIE

Mais là où l'influence de la culture arabe s'est fait le plus sentir et qui touche d'une façon plus directe au thème de nos leçons, c'est celui de la philosophie (et de la théologie). Essayons d'examiner maintenant cet aspect.

D'où vient d'abord la force de cette influence qui a fait dire à M. Gilson que « la pensée chrétienne a d'abord ployé sous la poussée arabe » au Moyen Age ? A notre avis elle est due à l'affinité des deux religions et des deux pensées. J'entends bien qu'islam et christianisme s'opposent, en certains points dogmatiques essentiels, diamétralement. Mais quand on examine le problème d'assez haut et selon une certaine perspective, on trouve beaucoup plus d'affinités entre la pensée chrétienne et la pensée

musulmane qu'avec par exemple la pensée indienne, chinoise ou la religion bouddhiste. On peut déceler les raisons de ces affinités. Considérons la philosophie arabe. Ce que nous dirons d'elle pourrait s'appliquer, d'une certaine manière, à la théologie et à la mystique musulmanes.

Quelles sont les sources de la philosophie musulmane ? Tout d'abord le Coran. Les philosophes musulmans, quelque suspects qu'ils aient pu paraître à certains de leur coreligionnaires, n'ont jamais entendu renoncer au donné révélé qu'ils pensaient tenir du Livre sacré apporté par Mahomet. Ils l'interprètent à leur manière, qui n'est pas orthodoxe (ou plus exactement qui n'est pas dans le sens de l'ensemble de la communauté puisqu'il n'y a pas de magistère en Islam), mais enfin ils en tiennent compte. Et c'est dire qu'ils auront à manier un certain nombre de thèmes religieux rapportés par le Coran.

Or il y a en commun beaucoup de thèmes religieux importants dans le Coran et la Bible et les Evangiles : existence de Dieu, sa « personnalité », sa transcendance, sa justice, sa science, sa volonté absolue gratuite de ses dons, la création entièrement libre ; la toute puissance divine, la présence divine et son efficace dans tout le créé. Et en ce qui concerne l'homme : la création de l'âme, sa destinée éternelle, la transmission de la révélation par les prophètes, le paradis et l'enfer avec le jugement qui les précède.

C'est ce donné religieux qui s'offrira à la réflexion des penseurs musulmans et il ne faudra pas s'étonner si, une fois élaboré et passant en terre chrétienne il paraîtra aux penseurs chrétiens comme assimilable. On ira plus loin : Ibn Gabirol (Avicébron), juif arabe, auteur du *Fons Vitae*, sera con-

sidéré pendant assez longtemps comme un chrétien ! De toute façon, la *Métaphysique* d'Avicenne, surtout les trois derniers livres, ou encore son *De Anima*, seront accueillis avec reconnaissance et ferveur par les théologiens du Moyen Age et contribueront à former un courant d'avicennisme latin. Certains le considéreront comme une présentation scientifique de l'augustinisme régnant.

La seconde raison de l'affinité avec l'héritage chrétien, c'est que les penseurs musulmans ont pris également comme base de leur réflexion les œuvres philosophiques de l'antiquité grecque : Aristote et ses commentateurs, une partie de Platon, Plotin surtout, avec les pseuépigraphes : la *Théologie d'Aristote* et le *de Causis*. Ils ont subi des influences stoïciennes et pythagoriciennes. Là aussi les penseurs chrétiens se trouvaient en quelque sorte en terre amie mais fertilisée enrichie par les commentateurs arabes.

Enfin des influences orientales iraniennes ont également joué en terre d'Islam, en particulier dans le sens d'un certain gnosticisme. Un penseur comme Ghazali (l'Algazel des Latins) a subi cette influence et elle a passé dans certaines de ses œuvres. Or Ghazali a été connu des scolastiques latins non seulement dans certaines de ses œuvres purement philosophiques mais on trouve également des extraits de certaines de ses œuvres purement philosophiques mais on trouve également des extraits de certaines de ses œuvres mystiques dans le *Pugio Fidei*, écrit par le dominicain Raymond Martin.

L'introduction de ces œuvres arabes se fit surtout, avons-nous dit, par l'Espagne. Comme je l'ai annoncé au début, nous lui consacrerons une leçon spéciale. Disons simplement aujourd'hui que Tolède, reprise aux Musulmans en 1085, devint, sous la

direction de l'évêque Raymond, un centre intense de traductions à la fois scientifiques et philosophiques. Bientôt ces œuvres commencèrent à circuler en Europe, surtout à l'Université de Paris. Aristote entra dans la place coiffé, si l'on peut dire, du turban arabe. Ses commentateurs Avicenne et Averroès, ses imitateurs, Alkindi al-Farabi, Aboubacer, Avempace et même ses disciples juifs comme un Maïmonide, présentaient à la pensée chrétienne une ample moisson intellectuelle où tout n'était pas immédiatement assimilable : il y avait le bon grain et la paille. Avicenne, plus près par sa doctrine de la connaissance d'un certain augustinisme, eut d'abord une influence plus diffuse sans trouver beaucoup de résistance. Saint Thomas le cite abondamment au début de ses œuvres. Par contre Averroès, plus tributaire des commentateurs matérialistes d'Aristote, provoqua une véritable crise. L'averroïsme latin sera condamné avec force et laissera des traces jusqu'à la Renaissance.

Il n'est pas besoin de vous dire que c'est surtout sur ce secteur que les médiévistes et les orientalistes s'occupant de philosophie ont porté leurs efforts. Il n'est évidemment pas question de vous donner ici un tableau même succinct des travaux entrepris dans ce domaine : éditions de textes anciens, traductions modernes des philosophes arabes, études doctrinales ou historiques. Aussi bien, nous aurons tout le loisir de le faire dans nos prochaines leçons.

Ce qui, par contre, me semble particulièrement indiqué pour illustrer cette partie de mon exposé, c'est la conclusion de la communication faite par M. Gilson au VI^e Congrès International de Philosophie tenu à Harvard en 1926. Le titre de la communication était : *L'étude des philosophes arabes*

et son rôle dans l'interprétation de la scolastique.

M. Gilson concluait ainsi :

« On n'obtiendra aucune interprétation correcte des philosophies médiévales, tant que l'on n'aura pas fait précéder leur étude de celles des philosophies arabes qu'elles réfutent ou dont elles s'inspirent. La pensée arabe et la pensée latine, que nous tendons plus ou moins à isoler dans la pratique, ont été en continuité historique, et l'étude que nous en faisons doit tenir compte de cette continuité plus qu'il n'a été fait jusqu'ici. Averroes, Avicenne et Algazel devraient être aussi familiers qu'Aristote à celui qui veut étudier les philosophes scolastiques. L'idéal serait de les posséder comme Albert le Grand, saint Thomas et Duns Scot eux-mêmes les possédaient. »



Je ne voudrais pas abuser davantage de votre patience. Je ne sais si j'ai réussi à mettre suffisamment en relief l'objet de cette leçon, à savoir le rôle que peuvent jouer les sources arabes pour la connaissance de la pensée chrétienne au Moyen Age. Beaucoup d'autres aspects auraient pu être évoqués : la théologie musulmane dont Saint Thomas mentionne les *Loquentes in Lege Maurorum*, la mystique musulmane, si séduisante à certains égards et qui permettrait de mieux comprendre par antithèse certains problèmes de la spiritualité chrétienne, le droit musulman, l'art etc...

Mais nous vivons encore dans l'espace et dans le temps et devons en accepter les limites...

J'espère tout de même que mon exposé n'aura pas été inutile. Si les leçons que j'ai le privilège de donner cette année à Louvain pouvaient contribuer,

d'une façon efficace, à susciter chez les jeunes, des vocations d'arabisants, si elles éveillaient chez mes auditeurs un intérêt pour l'Orient arabe, je serais amplement récompensé de ma peine.

Rien ne remplace l'amitié des peuples, mais pour être amis il faut se connaître. L'Université de Louvain, qui occupe une place de choix dans l'enseignement supérieur de l'Eglise, a toujours montré une grande magnanimité dans ses desseins et un grand sens pratique dans leur réalisation. Or voici que l'Orient arabe qui monte à l'horizon avec son théocentrisme, avec son attachement à l'héritage spirituel et culturel de ses ancêtres, avec l'ardeur de ses forces jeunes, voici l'Orient arabe qui offre à l'Université de Louvain, au point de vue culturel, un champ digne d'elle.

Elle peut lui présenter le vrai visage de la science chrétienne, elle peut, aussi, collaborer avec lui pour l'aider à épanouir ses virtualités.

Comme catholique et comme arabe, j'appelle de mes vœux la réalisation d'un tel rêve. Puisse mon humble passage parmi vous, aujourd'hui, en être l'heureux présage, pour un proche avenir, s'il plaît à Dieu.

G. C. Anawati

Petits poèmes du Nil

VIII

*Sans les fêtes de l'horizon
Que serait l'astre ?
Que serait son silence
Et que serait sa course ?*

*Dans un songe empourpré, comme lui je fulgure,
Tout en glissant comme une barque unique.
Et je remonte aux premiers jours du monde,
A la source d'éternité.
O plus de main pour me conduire
Et plus de regard en arrière !*

IX

*Le chant de la felouque chantait en rêve,
Coulait, goutte d'or, sur mon âme ;
Et je glissais dans l'avenir sans épouvante,
Sans espérer ce doigt sur mes vallées de rides,
Sans espérer ce front pour calmer une attente.*

*Les oiseaux s'envolaient loin des rives désertes,
Aspirés par l'azur.*

*Mystère calme qui s'épanche dans la plaine —
Qu'elle est loin l'aventure folle des falaises ! —
L'âme baigne en un flot de plus en plus étale,
Perdue, sauvée dans le poème du soir.*

X

Elle vint

Et sur ses voiles,

On ne voyait que ses yeux,

Ses yeux oblongs aux cernes d'ombre.

Et le blanc sous l'iris équilibrait le ciel.

Elle dit :

« Tu vas te trouver seul et pur.

Au loin se perd toute rumeur du monde.

O, il ne s'agit plus

D'une ivresse ambiguë au sens lointain des hommes.

Sur le seuil,

Ma musique incline à passer.

Je suis ton dernier labyrinthe. »

XI

*En délire,
Non plus par l'emportement du sang,
Ni pour témoigner de Dieu,
Il a dit dans le couchant farouche :*

*« Ce fleuve est toute la mer et il me brûle ;
Ce désert est toute la terre et il me ronge.
O, c'est l'enfer du vieux soleil dans mes vertèbres ! »*

*« Ecoute :
Les meurtriers et les vautours vont disparaître.
Vois ma felouque en fleur sur la rive des rives :
Franchis l'eau morte. »*

XII

*Je t'annonce la Chose Unique :
Tous les livres sont clos,
Et tous les livres sont souterrains.
L'heure est venue.*

*Tu peux sortir,
Tu peux sortir sous l'astre sans ombre :
Vois les débris des temples de ta vie,
Vois les idoles mortes de la terre :
Leur lumière prend source —
O Rayon du Grimoire et du Regard de l'Ange ! —
A ton moi qui demeure.*

*Ne me demande pas s'il est choisi,
Ne me demande pas s'il va reflourir :
Il est là dans sa dureté fidèle.
Alors sois consolé.*

XIII

*La Montagne, là-bas,
N'a pas de neige sur son front,
Ni de feu dans son sein :
C'est la Montagne du Tombeau,
Du mausolée au nombre pur,
Scellé dans cette nuit entre les nuits des siècles,
Sous les couronnes étoilées.*

*Tu reposes
Parmi les sourires sacrés des profils calmes en
Sous une montagne d'or. [attente.
Et l'univers s'effile en épée dans ton cœur.
O larme des larmes, libre de tomber éternelle !*

André Bellivier

LA PYRAMIDE ENSEVELIE

CHAPITRE X

NOUS NOUS PREPARONS A OUVRIR LE SARCOPHAGE

Nous avons pénétré pour la première fois dans la chambre du sarcophage le 31 mai, mais c'est le 27 juin seulement que nous devions ouvrir ce dernier. L'on se demandera sans doute pourquoi nous avons laissé passer un mois presque entier sans donner une réponse à la question que nous avons tous à l'esprit : « Le sarcophage, contenait-il la momie d'un roi ? ». L'archéologie, ne l'oublions pas, n'est pas une chasse au trésor, mais une recherche du savoir, et beaucoup de choses restaient à faire, des photographies et des mesures à prendre, des analyses chimiques à effectuer avant de passer à l'étape suivante. D'ailleurs, toutes ces considérations mises à part, nous n'étions pas encore satis-

N.D.L.R. — Cf. les précédentes parties dans les numéros de septembre, octobre, novembre, décembre 1959 et janvier 1960 Zakarya Ghoneim (1910-1959), a été un remarquable égyptologue à qui l'on doit la découverte en 1951-54, de la Pyramide inachevée de Saqqarah. Nous sommes heureux de publier, en français, son livre sur sa découverte.

faits de l'état du corridor d'accès ; des consolidations supplémentaires devaient être effectuées avant de permettre à la presse et au public d'entrer dans la pyramide sans danger.

Durant ces quatre semaines d'attente anxieuse, pendant que mes ouvriers renforçaient les murs et le toit du couloir avec de la maçonnerie et des poutres là où il le fallait, je passai de nombreuses heures à l'intérieur de la pyramide à scruter chaque pouce de l'infrastructure, à prendre des notes, à superviser la photographie des lieux, à préparer des diagrammes à l'échelle, et, le soir, quand la journée de travail était terminée, à étudier nos découvertes, à les discuter avec d'autres archéologues, formant et rejetant des théories.

Tout cela se passait sous les yeux des projecteurs que la presse mondiale braquait sur nous. Je suppose qu'il y a cinquante ans ou davantage, des archéologues comme Borchardt et Quibell avaient la paix et que rien ne venait les distraire de leur tâche essentielle. Mais depuis la découverte de la tombe de Toutankhamon, il y a trente ans, une très grande curiosité pour les choses de l'Ancienne Egypte s'est éveillée dans le monde entier et depuis que nous avons découvert le couloir d'accès à la pyramide, la presse mondiale avait manifesté un intérêt flatteur pour nos travaux. Presque chaque jour des journalistes de pays divers arrivaient à mon rest-house, avides d'obtenir les dernières informations pour leur lecteurs. La fameuse revue américaine *Life* offrit généreusement une contribution de 6 mille dollars pour la poursuite des travaux et leurs représentants, un écrivain et un photographe, étaient souvent à mes côtés.

Il y avait également des envoyés spéciaux du *Times* de Londres, journal qui a toujours manifesté

un intérêt réel et bien informé pour les fouilles égyptiennes et d'autres journalistes représentant des journaux de notoriété mondiale comme *Il Tempo*, d'Italie, *Paris-Match*, de France, le *New-York Times* et les plus importants journaux et périodiques d'Allemagne, de Scandinavie et même de pays aussi lointains que l'Argentine et le Brésil.

En général, j'avais à peine le temps de m'habiller et de déjeuner que j'entendais le crissement des pneus sur le gravier qui annonçait invariablement l'arrivée d'un nouveau groupe de visiteurs. Et ce n'était pas tout. Des appels téléphoniques et des télégrammes affluaient de diverses parties du monde, et l'opérateur stupéfait du bureau de poste de Badrashein, qui reçoit rarement une communication téléphonique venant de plus loin que Le Caire, décrocha un matin son récepteur pour entendre une voix qui lui parlait d'un endroit appelé New-York, aux Etats-Unis !

J'ai souvent entendu des archéologues déplorer cet état de choses. Mais, tout en admettant que cela peut être parfois gênant, et ajoute souvent un lourd fardeau aux devoirs de l'archéologue, ces manifestations d'intérêt doivent, je pense, être encouragées et bien accueillies. L'époque où l'Égyptologie était le passe-temps de quelques richards qui payaient des égyptologues professionnels est révolue et notre science ne peut que gagner à être de mieux en mieux connue et à éveiller un intérêt de plus en plus profondément répandu dans le grand public. J'ajoute ici que j'apprécie pleinement l'encouragement qui m'a été prodigué ainsi qu'aux autres archéologues égyptiens par notre gouvernement et qui a rendu mon travail possible.

Ceci dit, je dois confesser qu'à certains moments je me sentais plein de compréhension et de

sympathie pour Mr. Howard Carter, l'homme qui découvrit la tombe de Toutankhamon, et qui a décrit d'une manière très vivante dans son livre (1) les difficultés que lui causèrent les attentions trop zélée de la Presse de son temps. « La scène près de la tombe, écrit un correspondant de l'époque, « éveillait en vous des souvenirs du Jour du Derby. La route menant à la dépression encaissée dans les rochers... était encombrée de véhicules et d'animaux de tous genres. Les guides, les âniers, les vendeurs d'antiquités et les marchands de limonade faisaient d'excellentes affaires... Aujourd'hui, quand les derniers objets furent retirés de la tombe, les correspondants de journaux se précipitèrent à travers le désert jusqu'aux rives du Nil sur des ânes, des chevaux, des chameaux et des charettes à sable ressemblant à des chars, en une course effrénée à qui serait le premier à atteindre le bureau du télégraphe... »

Carter lui-même écrit :

« Nous avons eu bien des fois, la saison passée, jusqu'à dix groupes de visiteurs par jour, et si nous avons donné suite à toutes les demandes, il ne se serait pas passé de jour sans que nous ne dépassions ce chiffre. En d'autres termes, pendant des semaines à la file il nous aurait été impossible de faire le moindre travail. »

Quand j'étais Inspecteur en Chef des Antiquités à Louxor et que je menais une vie relativement tranquille, je lisais parfois ces lignes avec un certain sentiment d'envie, mais après mes expériences des années 1953 et 54, lorsque la presse du monde entier arrivait journallement à la porte de ma mai-

(1) Howard Carter, *The Tomb of Tutankhamun*, Cassel, Londres.

son solitaire de Saqqara, je commençai à comprendre le point de vue de Carter.

Vous demander de faire un travail scientifique sérieux qui exige réflexion et attention, avec des visiteurs arrivant constamment, c'est la même chose que de vous demander d'effectuer une opération chirurgicale délicate avec une foule de spectateurs avides jouant des coudes autour de vous. Puis-je donc saisir cette occasion pour faire remarquer gentiment à mes amis de la presse et autres visiteurs intéressés, que l'archéologie est une tâche lente et difficile et qu'il n'est pas toujours possible et en tous cas jamais sage de donner des réponses improvisées à des questions auxquelles on ne devrait répondre qu'après une mûre et patiente réflexion. Que l'archéologue doit lui-aussi, s'il veut que son travail soit bien fait, avoir largement le temps d'étudier et de réfléchir.

Il est une branche des « relations publiques » que Carter n'avait pas eu à affronter de son temps, mais qui aujourd'hui représente un autre problème pour les archéologues, il s'agit de la radio et de la télévision. Des représentants de plusieurs des principales compagnies de radiodiffusion du Moyen Orient, d'Europe et d'Amérique arrivèrent avec leurs magnétophones et des comptes rendus journaliers des progrès réalisés par les fouilles étaient radiodiffusés en plusieurs langues. La plupart de ces gens de la radiodiffusion ne s'intéressaient d'ailleurs surtout qu'à la diffusion des nouvelles pendant le développement des travaux, la Radiodiffusion Egyptienne cependant donna un programme d'informations sur l'ensemble des fouilles. Il est tout à l'honneur de la British Broadcasting Corporation qu'elle ait envoyé en plus de son correspondant résident, M. Bernard Forbes, l'un de ses plus distin-

gués auteurs de récits documentaires : M. Léonard Cottrell, qui passa un mois avec moi et prépara l'enregistrement d'un programme complet sur les travaux ; ce programme fut par la suite radiodiffusé pour l'Angleterre même et la plupart des pays du Commonwealth.

Voilà qui nous montre tout l'intérêt témoigné à l'égyptologie par le grand public du monde entier.

Il y avait également des équipes de prise de vues pour le cinéma et la télévision.

A ce stade des travaux, je croyais fermement que le sarcophage contenait une momie et j'étais soutenu dans ma conviction par plusieurs égyptologues éminents.

Passons en revue les faits à l'appui que nous possédions. Nous étions en présence d'une pyramide inachevée qui était demeurée intacte et probablement inconnue pendant au moins trois mille ans, comme le prouvaient les sépultures de date bien ultérieure trouvées au-dessus d'elle. L'entrée était scellée par un mur massif de maçonnerie sèche qui n'avait également pas été touché depuis le jour de sa construction. A l'intérieur de la Pyramide, la galerie d'accès était scellée en deux autres points et ces blocages étaient aussi intacts. Au cœur de la pyramide se trouvait une salle inachevée dont le seul accès était le corridor bloqué et qui contenait un sarcophage ; par sa forme et son type ce sarcophage appartenait très certainement à la Troisième Dynastie et était contemporain de la Pyramide elle-même. Et ce sarcophage était fermé par un panneau à coulisse qui était solidement cimenté en place. Quelle conclusion plus logique pouvait-on tirer de ces premises sinon qu'il contenait un corps, et que ce corps était très probablement celui du roi pour

qui le monument avait été érigé et dont nous avons déjà découvert le nom ?

Le point qui m'ennuyait le plus au début était la présence au sommet du puits vertical des restes d'animaux accompagnés de papyrus de l'époque saïte, c'est-à-dire qui avaient été déposés là deux mille ans après la date présumée de la construction de la pyramide. Mais la fosse contenant les ossements d'animaux avait simplement été creusée dans la partie supérieure du remplissage ; le reste était intact. Aussi, il me semblait que même si les Saïtes connaissaient l'existence de la pyramide, ils n'avaient pas pénétré à l'intérieur.

Une autre objection fut soulevée à l'époque par quelques uns ; le sarcophage pouvait contenir ce que nous appelons une « sépulture d'intrusion », c'est-à-dire une sépulture introduite dans la pyramide à une date postérieure à celle de sa construction. Nous savons que les Anciens Egyptiens ne dédaignaient pas d'usurper les monuments de leurs prédécesseur quand l'occasion s'en présentait, et il existe de nombreux exemples de telles sépultures. Mais toutes les données dont nous disposions contredisaient cette théorie. Il y avait le sarcophage lui-même tout d'abord, qui, comme je l'ai fait remarquer en le comparant aux sarcophages trouvés dans la pyramide de Zoser, était d'un type qui le rattachait à la Troisième Dynastie. Une autre raison aussi importante que la première militait pour le rejet de cette hypothèse : quand les Anciens Egyptiens usurpaient une tombe, ils allumaient d'abord un feu dans la chambre mortuaire pour en chasser l'esprit de l'occupant précédent. Dans mon expérience d'archéologue j'ai souvent trouvé des traces de cette coutume, et bien d'autres archéologues aussi. De toute évidence on n'avait jamais pé-

nétré dans la chambre du sarcophage de la pyramide nouvellement découverte, depuis le jour où ses constructeurs l'avaient abandonnée. Les murs étaient grossièrement taillés et inachevés, ils portaient encore les marques peintes et les lignes de nivellement laissées par les anciens tailleurs de pierre. Les murs ne portaient aucune trace de suie ce qui aurait certainement été le cas si la chambre avait été utilisée par un envahisseur ultérieur. Après un examen des plus attentifs et après avoir considéré et rejeté toutes les alternatives possibles, vol, usurpation, etc... j'arrivai à la conclusion que le sarcophage était intact et contiendrait certainement un corps.

Il y avait également la présence significative de la guirlande mortuaire, qu'avaient dû laisser en témoignage d'adieu ceux qui avaient enterré le roi, une fois tous les rites accomplis, de même que ceux qui suivirent le cercueil de Toutankhamon 13 siècles plus tard laissèrent derrière eux dans la tombe des couronnes et des gerbes de fleurs.

Durant cette période critique où les gens de la presse me posaient fréquemment des questions auxquelles ils voulaient que je donne des réponses précises, alors qu'on ne pouvait pas toujours le faire, je fus encouragé et réconforté par l'intérêt que manifestèrent de distingués archéologues d'Europe et d'Amérique pour mes fouilles. Le Dr. Hans Stock de l'Université de Munich et le Dr. Elmar Edel de l'Université de Heidelberg vinrent spécialement en Egypte pour voir la découverte. Ils furent d'accord avec moi sur l'interprétation du nom du roi et convinrent également que tous les faits tendaient à prouver que le monarque avait été enseveli dans l'enceinte. Ils partagèrent aussi mon opinion que la chambre du sarcophage était demeurée inviolée de-

puis le moment où les derniers rites avaient été exécutés pour le roi. J'eus également l'honneur de la visite du Dr. William C. Hayes, Conservateur du Département Egyptien du Metropolitan Museum of Art de New-York, qui appuya les dires de ses savants collègues d'Europe.

« Des observations exactes et un enregistrement fidèle de ces dernières sont les préliminaires de toute reconstitution. Le premier devoir de l'archéologue sur le chantier est de récolter et de classer les documents qu'il ne pourra d'ailleurs pas entièrement étudier lui-même. En aucun cas il n'aura le dernier mot sur ses découvertes ; et justement parce qu'il en est ainsi, sa publication des documents réunis doit être minutieusement détaillée afin que d'après elle les autres puissent non seulement confirmer ses vues mais tirer de nouvelles conclusions et de nouvelles lumières sur le sujet. » (2)

J'ai toujours essayé de suivre ces sages principes énoncés il y a de nombreuses années par le grand savant qu'était Sir Leonard Wooley. Bien qu'aussi impatient que n'importe lequel des journalistes ou des visiteurs d'ouvrir le cercueil d'albâtre, je devais d'abord m'assurer que tous les faits dont nous disposions avaient bien été enregistrés, que toutes les mesures et toutes les photographies avaient été prises et que les préparatifs pour l'observation et l'enregistrement scientifiques de l'ouverture du sarcophage, quand le jour en serait venu, soient au point. Toute l'archéologie est, à certains égards, destruction et même destruction des témoi-

(2) Sir Leonard Wooley, *Digging up the Past*, p. 118; Londres 1949.

gnages. Cela est moins vrai dans le cas d'une construction massive comme une pyramide que par exemple dans un site où les fouilles portent sur des édifices de briques crues. Néanmoins, même dans une structure à moitié inachevée comme celle-là, en apparence dépourvue d'objets funéraires de grande taille, il y avait de quoi donner fort à faire à nos experts.

A chaque étape des travaux des photographies étaient prises par M. Hasaballa el-Tayeb, photographe officiel du Département des Antiquités à Saqqara. Un relevé précis des dimensions du corridor et des galeries attenantes fut fait. Des géologues examinèrent les stratifications des roches par lesquelles le corridor passait et emportèrent des échantillons des cristaux. Quelques spécimens des os d'animaux sacrifiés que l'on avait retrouvés dans le puits vertical furent envoyés pour examen à des zoologues. Je prélevai soigneusement une petite portion des restes carbonisés de la guirlande funéraire et l'envoyait à Mme V. Laurent Tackholm, pour un examen préliminaire. Son premier rapport fut que la plante pouvait appartenir à l'espèce *férule*, originaire de Lybie. Il s'agit d'une plante odoriférante qui était importée dans l'Ancienne Egypte pour sa résine. La plante spécifique semble être l'*assa-foetida*. Un autre spécimen en fut prélevé et envoyé à Zurich au Prof. Gaumann pour examen approfondi et identification.

Un autre spécimen encore des restes carbonisés de cette plante fut envoyé en Amérique pour le dater par la méthode du carbone radioactif. Il s'agit d'une nouvelle méthode récemment mise en application pour estimer l'âge de fragments ayant fait partie autrefois d'un organisme vivant. Cette méthode a déjà donné quelques résultats intéressants

pour la chronologie égyptienne. En bref voilà ce dont il s'agit.

La terre est constamment soumise au bombardement des rayons cosmiques qui convertissent le carbone ordinaire (poids atomique 12) du gaz carbonique en un isotope du carbone (poids atomique 14) qui est radioactif et se désintègre graduellement. La proportion de carbone 14 présente dans l'atmosphère est en gros égale à ce qu'elle serait s'il avait toujours été mélangé à toute la matière vivante et si les rayons cosmiques avaient toujours été d'intensité constante durant les quelques derniers millénaires.

Quand un organisme meurt, il n'y aura pas d'augmentation de carbone 14 et la quantité qui se trouvait dans l'organisme vivant se désintégrera graduellement d'après des lois connues. Après une période d'environ 5000 ans, la quantité sera réduite environ de moitié. Ainsi, en déterminant la proportion de carbone 14 qui se trouve par exemple dans un spécimen de bois, il est possible d'évaluer la période de temps qui s'est écoulée depuis la mort de l'arbre dont il faisait partie. Les débris végétaux et le bois, le charbon, les os brûlés, le fumier et la tourbe ont ainsi servi à cette identification. Il faut faire très attention d'empêcher une contamination par des substances susceptibles d'affecter les résultats. On applique cette méthode pour dater les sites préhistoriques comme par exemple les caves récemment découvertes à Lascaux en France où le carbone prélevé dans la zone qui fut habitée se révéla âgé de 15.510 ans, + ou — 900 ans.

Voici quelques résultats obtenus avec des spécimens de bois prélevés dans des tombes de l'Égypte Ancienne.

Matériau	Provenance	Age approximatif	Age d'après la réaction carbone 14.
1) Bois d'accacia	Tombeau de Zoser	4650	3979 + ou — 350 ans
2) Bois de cyprès	Tombeau de Snofrou	4575	4802 + ou — 210 ans
3) Bois de poutres de soutènement de plafond	Tombeau du Vizir Hemaka	4900	4883 + ou — 200 ans

A l'exception du spécimen de la Tombe de Zoser, on peut voir que les résultats obtenus par cette méthode sont très proches des dates généralement acceptées. Le spécimen prélevé sur la couronne funéraire est en train d'être examiné par la méthode du carbone radioactif pour voir si la date obtenue est en accord avec mon estimation de la date de la pyramide ; s'il en est bien ainsi, cela indiquera que la couronne a été placée sur le sarcophage à l'époque où ce dernier fut introduit lui-même dans la chambre et non à une date ultérieure.

Des spécimens du plâtre utilisé pour réparer et sceller le sarcophage et du mortier utilisé dans le mur d'enceinte inachevé, furent envoyés au Dr. Zaky Iskandar, du Département des Antiquités pour analyse chimique. Voici un résumé de son rapport :

« 1) *Plâtre de la face avant du sarcophage.* Très blanc et fut utilisé pour coller les parties cassées du sarcophage. Très compact ; a l'apparence du plâtre artificiel. L'échantillon s'est avéré être de la poudre de phosphate de calcium, de la variété pure, contenant des traces de sulphate de calcium et mélangé à de la colle en guise d'adhésif.

« 2) *Plâtre provenant de la restauration rosée du sarcophage.* C'est un plâtre de gypse ordinaire qui contient un peu de carbonate de calcium et de phosphate de calcium, de silice et d'oxide de fer et d'aluminium.

« 3) *Plâtre provenant du mur inachevé de l'enceinte Nord.* Principalement composé de poudre de calcaire avec un adhésif dont fort peu de traces subsistent et qui n'a pas pu être identifié. »

Le 17 juin, la Presse fut admise dans la pyramide pour la première fois. Avant neuf heures du matin déjà, l'on pouvait voir les voitures transportant les journalistes, les cameramen, les radioreporters avançant le long de la route de la vallée, puis menant à la nécropole. Vers neuf heures et demi plus d'une centaine de personnes étaient rassemblées autour du profond puits rectangulaire qui menait à l'entrée de la galerie : des Egyptiens, des Américains, des Anglais, des Français, des Italiens, des Syriens, des hommes et des femmes. Certains portaient des cameras, d'autres des magnétophones, d'autres encore traînaient des cables. Les murs du puits résonnaient du brouhaha de leurs voix comme ils se pressaient contre la grille de fer que les soldats soudanais gardaient en souriant.

Je descendis dans la pyramide avec Hussein et Hofni, puis donnai le signal d'admettre le premier groupe. Les dispositions initiales étaient que seulement dix personnes à la fois seraient admises, mais il devint vite évident que, une fois à l'intérieur de la pyramide, les journalistes n'étaient pas du tout pressés d'en ressortir et si nous nous en étions tenus à nos premiers plans, une journée entière aurait à peine suffi pour admettre tout le monde dans la chambre du sarcophage. En même temps que quel-

ques personnes se faufilaient dehors par le corridor en pente, beaucoup de gens descendaient vers l'intérieur de sorte qu'en fort peu de temps, la chambre fut archicomble. J'ai demandé à un ami de ma permettre de citer une partie de la lettre qu'il écrivit à l'époque et où il décrivait la scène.

« Il devait y avoir au moins soixante personnes dans cette chambre quand je la vis pour la première fois... Au centre, sur le sol se dressait le sarcophage, simple bloc rectangulaire d'albâtre très joliment et très délicatement veiné d'or et de rose. Autour de ce ravissant objet qui s'élevait solitaire, les journalistes se pressaient, le visage dégoulinant de sueur, car il faisait extrêmement chaud dans la chambre, à plus de quarante mètres sous la surface du désert. Certains se penchaient sur le sarcophage, d'autres essayaient de regarder en dessous ; certains étaient perchés dans les galeries qui sortaient de la chambre sur les quatre côtés et essayaient de trouver un point d'appui pour leur caméra. Il y avait continuellement des éclairs de flashes puissants, un ronflement des cinécameras et une tour de babel de voix parlant en plusieurs langues, français, anglais, arabe... Goneim se tenait près de l'extrémité du sarcophage, vêtu de sa tunique khaki et de son casque contre le soleil, essayant de dominer le tumulte de sa voix. »

Tout cela était tellement différent du jour où Hofni et moi avions atterri les premiers dans la chambre, du jour où nous nous étions tenus respectueusement autour du sarcophage et avions récité des versets du Coran ! J'étais flatté de la publicité faite autour de ma découverte, après trois ans d'un travail qui avait été à peine remarqué sauf par mes collègues et par les journaux spécialisés, mais lorsque le dernier visiteur se fut éloigné en voiture

pour aller rédiger son rapport et que je refermai la porte de la pyramide derrière moi, ce fut avec un grand soulagement que je rentrai chez moi en voiture, pris un bain et allai me coucher.

Vers la fin de la troisième semaine de Juin, tous les préparatifs pour l'ouverture du sarcophage furent terminés. Je discutai avec le Dr. Moustapha Amer de l'opportunité d'effectuer cette ouverture en présence des journalistes, comme cela avait été suggéré. On décida très sagement selon moi, d'ouvrir d'abord le sarcophage en présence de quelques hauts fonctionnaires du Département seulement. Il aurait été extrêmement difficile de mener à bien cette opération délicate si l'on était entouré de caméras, de microphones et de reporters avides. Nous n'avions aucune idée de l'état dans lequel se trouvait le cercueil et la momie, si on les trouvait, et des précautions spéciales furent prises pour photographier l'intérieur du sarcophage à l'instant de son ouverture, de crainte que l'irruption de l'air ne désintègre les vestiges.

Les quelques derniers jours furent très fatigants pour les nerfs. Comme les journaux commencèrent à publier des titres tels que « De la tombe d'un Pharaon sort une lueur d'or » et « L'énigme dorée de la Pyramide inachevée », je commençai à attendre avec impatience le jour où le mystère serait résolu dans un sens ou dans l'autre.

CHAPITRE IX

LE MYSTERE DU SARCOPHAGE VIDE

Il n'est pas facile d'écrire le présent chapitre sans paraître dramatiser à l'excès, mais je vais quand même le tenter.

Imaginez donc quelques hommes assemblés à l'entrée de la pyramide, au matin du 26 juin. Dans le groupe on comptait le Dr. Moustapha Amer, Directeur du Département des Antiquités, M. Zaky Saad, également du Département, M. Mohamed Mahdi, le Dr. Zaky Iskandar et mes ouvriers en chef Hofni Ibrahim et Hussein Ibrahim qui avaient travaillé avec moi trois longues années. Ce qui devait se passer allait sans doute être le couronnement de tous nos efforts. Pendant que je descendais le long du corridor que j'avais tant de fois parcouru, mes sentiments étaient mitigés ; soulagement à l'idée que la tension allait bientôt prendre fin ; espoir d'une grande découverte ; anxiété par crainte d'une désillusion.

Nous échangeâmes très peu de paroles jusqu'au moment où nous entrâmes dans la chambre où se trouvait le sarcophage, et, une fois de plus, je m'arrêtai pour admirer la beauté de ce simple bloc d'albâtre dont les côtés reflétaient la lumière brillante des ampoules électriques qui avaient été installées dans la chambre. A l'extrémité nord, la plus proche de l'ouverture d'accès, nous avions érigé un échafaudage d'où pendait une grosse poulie. Une corde passait autour de la poulie et au bout de cette corde 2 crochets d'acier que j'avais fait spécialement fabriquer pour les insérer dans les deux trous au sommet du panneau à coulisses. Mes ouvriers arrangèrent soigneusement les lumières et les cameras furent mises en place. D'autres membres du Département des Antiquités se tenaient à proximité avec des produits chimiques destinés à préserver, prêts à les utiliser en cas de besoin.

Je pensais aux autres archéologues qui s'étaient trouvés ainsi au bord de grandes découvertes, à Carter, lorsqu'il ouvrit l'antichambre scellé de la

Tombe de Toutankhamon ; à Reisner quand il trouva la cache profondément enfoncée de la Reine Hetephras. J'échangeai des regards avec Hofni et Hussein et je savais ce qu'eux aussi devaient ressentir.

Finalement tout fut prêt, et je donnai l'ordre de commencer les opérations. Deux de mes ouvriers se mirent à tirer sur la corde, pendant que d'autres inséraient des leviers dans la craquelure entre la partie inférieure du panneau et le sarcophage. Les hommes halaient de toutes leurs forces ; il y eut un raclement du métal sur la pierre. Rien ne se passa, le panneau était bien encastré dans sa position. Les hommes halèrent à nouveau, mais pendant longtemps le lourd panneau résista à tous les efforts que nous faisons pour le bouger.

Puis, enfin, il commença à céder, de quelques centimètres, pas plus. Des coins furent introduits dans l'ouverture et j'examinai soigneusement le panneau pour m'assurer qu'aucun dommage ne lui avait été causé. J'avais raison dans ma supposition qu'il y avait deux saillants verticaux le long de chaque côté du panneau, qui glissaient dans des rainures. Je donnai l'ordre de continuer. En tout six hommes travaillaient à soulever le panneau, mais son poids était tel (220 kgs.) et il était scellé si fortement avec un mélange de gypse, de plâtre et de colle que presque deux heures s'écoulèrent avant qu'on le mit finalement lentement en branle. Je me mis à genoux et regardai à l'intérieur du sarcophage.

Il était vide.

*
**

Je me relevai stupéfait, et demeurai un moment immobile à regarder le sarcophage en silence. Mes

compagnons eux aussi ne disaient rien. La chose dépassait ma compréhension. S'agissait-il d'un vol ? Comment le sarcophage avait-il pu être volé alors que les trois murs de blocage étaient intacts et le bloc d'albâtre scellé ? Cela n'avait pas de sens. Je m'agenouillai à nouveau et regardai à l'intérieur à l'aide d'une puissante torche électrique. L'intérieur était parfaitement net et sans tâche ; il n'avait pas été poli comme l'extérieur et portait encore les marques du vilbrequin tubulaire qui avait servi à le creuser. S'il avait jamais contenu un cercueil, il aurait sûrement dû en porter quelques traces, comme le sarcophage découvert par Firth dans la Pyramide de Zoser (voir chapitre 6). Plus j'examinais ce sarcophage vide et plus j'étais convaincu qu'il n'avait jamais contenu de corps. Et cependant, il y avait la guirlande funéraire que l'on avait trouvée dessus. Comment pouvait-on expliquer tout cela ?

Mais pour le moment en tout cas, on ne pouvait rien faire d'autre. On prit des photos et le Dr. Zaky Iskandar du laboratoire chimique préleva des échantillons de la poussière qui se trouvait accumulée à l'intérieur du sarcophage dans le coin droit. Puis, lentement et pensivement, nous remontâmes le long du corridor abrupt vers le soleil brûlant du dehors.

Le Président Gamal Abdel Nasser alors Président du Conseil d'Egypte, fut informé que le sarcophage était vide et qu'on n'avait pas trouvé de trésor à l'intérieur. Il répondit aimablement : « Ce n'est pas le trésor qui nous intéresse. Nous venons à Saqqara pour promouvoir la recherche scientifique et encourager les archéologues égyptiens. »

Il vint avec ses ministres et resta quelques

temps avec moi dans la chambre du sarcophage, pendant que je lui expliquais mes théories. Cet encouragement venant de notre leader nous réconforta tous dans notre travail et dissipa une partie de notre déception. Nous étions maintenant plus déterminés que jamais à aller jusqu'au bout de ce mystère.

La presse fut mise au courant, et bientôt les titres annonçaient au monde les nouvelles décevantes. Un journal intitula son article : « Le Fiasco du Pharaon », un autre : « Ils fouillent pendant trois ans et ne trouvent rien ! ». Les journaux plus sérieux comme le *Times* de Londre témoignaient plus de sympathie et cherchaient à trouver une réponse au problème, qui était loin d'être résolu. Mais en général les journaux s'adressant à la grande masse perdirent naturellement tout intérêt pour la pyramide à partir du moment où il fut clair que le sarcophage ne contenait pas le « trésor en or du pharaon ».

En ce qui me concerne, je dois admettre que ce fut tout d'abord pour moi un coup très dur. Sans doute, j'avais eu la satisfaction de découvrir une nouvelle pyramide et le nom d'un roi de la Troisième Dynastie jusque là inconnu. Archéologiquement parlant, cela seul était en soi un triomphe ; je savais également que les travaux ne faisaient que commencer et qu'il devait y avoir d'autres galeries souterraines à explorer. Néanmoins, je dois avouer que j'éprouvais une déception cuisante de ne pas trouver le corps du roi à l'endroit prévu.

A l'endroit prévu... mais avait-on le droit de s'attendre à quelque chose de précis quand il s'agissait de monuments de l'Ancienne Egypte ? Les Anciens Egyptiens étaient des gens rusés, habiles à tromper et l'histoire des fouilles est pleine d'exemples de corridors sans issue, de fausses portes, de

trapes et de stratagèmes pour dérouter les voleurs de tombes. Peut-être n'avaient-ils jamais eu l'intention d'ensevelir le roi dans la pyramide ? Mais alors pourquoi bloquer le corridor d'accès ? et il y avait également le fait que la chambre était précisément placée sous la pointe éventuelle de la pyramide, si celle-ci avait été terminée. Et l'exemple de la Pyramide de Zoser, dont la structure était similaire, et où le roi avait presque certainement été enterré dans la chambre funéraire au-dessous de la pyramide. Et que dire des bijoux en or qui indiquaient que la pyramide avait certainement été utilisée comme tombe ? Comment pouvait-on justifier tout cela ?

(à suivre)

Zakarya Ghoneim

« L'EXPERIENCE », D'ALBERT PALLE

Le premier roman d'Albert Palle, *l'Expérience*, vient de recevoir le prix Théophraste Renaudot. Cette expérience est celle d'un journaliste, Balagneux. Le protagoniste de l'auteur arrive sur ses 62 ans et dans un train lugubre, au village de Wormhood, afin d'y mener une enquête sur le suicide d'un jeune homme, Watreloos. Un petit village bien tranquille plongé dans une immuable tranquillité et dont le maire dit, pareil au Jupiter des *Mouches* de Sartre parlant d'Argos : « Nous avons mis des années à parvenir à la tranquillité, et voilà que vous êtes venus nous ennuyer, nous rappeler des choses qui ne nous intéressent plus. »

A l'auberge du village où il débarque pluie battante, Balagneux entend la voix de la patronne, Geneviève, « une voix grave et voilée... une voix de chanteuse, contenue, une voix de souvenir » ; et cette voix lui rappelle celle d'une femme qu'il a aimée dans sa jeunesse, et le cortège de souvenirs qui forment l'espalier de ses soixante deux ans.

D'ailleurs, l'existence volontairement réduite à zéro de Watreloos, amène le journaliste à se remémorer, dans une série d'associations, sa propre vie ; la même réalité désespérante qui conduit aussi bien au suicide du jeune homme, qu'à une mort lente comme celle de Balagneux ; qui n'a fait que courir

« le monde avec ces plaies par où se perdait... je ne sais pas, la ferveur, l'humanité, l'avenir. »

C'est là l'expérience d'un fils de juge du Havre, tour à tour, noceur, barman, journaliste, balayeur de rue, résistant et à nouveau journaliste. Trois thèmes majeurs : l'amour difficile à saisir, le cabaret ou les bas-fonds, et la grande méprise de la guerre. Ce sont les thèmes de prédilection de l'après-guerre ; *L'expérience* d'Albert Palle va-t-elle donc nous présenter de simples variations sur thèmes connus ? Certes non — car il s'agit là d'un engagement nouveau de l'être dans le sens de cet absolu, si cher aux apôtres littéraires de la pureté, d'André Gide à Montherlant.

Nous sommes déjà bien loin d'un roman comme *Souvenirs de mes fantômes* de Georges Duhamel. Las d'avoir tant de fois évoqué des vies ou des passions humaines, il semble que les romanciers, parvenus à l'âge actuel, cherchent désormais le sens même de la vie. Aussi, cette expérience que nous envisageons est-elle des plus intéressantes ; et l'on suit l'auteur sur le chemin de ronde du monde où l'on va à la recherche du sens des choses et de celui de l'existence. Avec Albert Palle, on évolue dans le cadre d'une réalité très vraie ; celle de l'épisode auquel l'être s'accroche, femme ou verre d'alcool, pour se sentir vivre. La réalité aussi de l'événement extérieur à soi et qui impose une réaction toujours significative ; c'est la guerre et la résistance. Encore une fois, l'Etre est mis en présence du néant.

Balagneux me rappelle *l'Etranger* d'Albert Camus. car comme le héros de Camus, notre journaliste reste étranger « au monde des hommes et de leurs travaux » ; il semble même étranger à son propre destin, dont la réalité et le sens lui échappent.

Ce journaliste qui évoque ses souvenirs dans cette dispersion d'actes qui forment une vie, nous montre un spectateur désabusé qui assiste, plutôt qu'il n'agit, au déroulement à vide de son existence. Il se heurte d'étape en étape à l'absurde ; sans toutefois que l'espoir soit à jamais exclu.

Le drame que nous envisageons, est celui de l'insatisfaction des êtres qui ne trouvent pas leur voie, qui ne savent pas ce qu'ils veulent, tout en sachant qu'il y a en eux une poussée de vie qui doit conduire quelque part ; « Mais moi, dit Balagneux, il fallait bien que je vive. Pour faire quoi, pour aller où ? »

C'est donc l'histoire d'un fils de famille, destiné par son milieu bourgeois à un bon petit poste d'avenir. Or, voilà qu'un accident, une dégénérescence de la rétine, le met en rupture de ban avec son milieu, qui ne lui est d'aucun secours — Que peut pour un jeune révolté, un père ancien juge ? « vieillard trop sensible aux fantômes », épuisé par son métier, qui « s'était condamné en même temps que ses accusés » ; car pour lui, juger avait été non pas « ...l'ordre, mais une successions de désastres individuels, d'agonies. » Ce père, figé dans l'immobilité du souvenir de ses enfants morts, et impuisant à aider son fils Pierre, qui est inapte à prendre pied dans l'existence des hommes.

Puis commence pour Balagneux la vie désordonnée sous le signe de l'alcool et du cabaret des *Tropiques*. Une nouvelle version du complexe freudien, accroche Pierre qui a perdu sa mère à cinq ans, à Kara, la chanteuse grecque. Or, nous dit-il, ce qui l'attache à cette chanteuse, c'est «...un désir qui était de l'amour aussi et peut-être quelque chose de plus, le petit marécage de mes années à venir, la fascination d'une probable et mutuelle dé-

faite... ». Cette chanteuse, qui voudrait aimer et être aimée, qui « titubait à la suite des ombres qui hantent toutes les vies et les fuyait en même temps » se voit elle aussi glisser chaque jour un peu plus vers l'abîme, et finit par être folle, enfermée à l'asile.

Lorsque Balagneux a mangé son héritage au cabaret, il devient barman au même « *Tropiques* » — Une vision neuve des hommes s'offre alors à lui ; « Les hommes... Mais où étaient-ils ? Il n'y avait que des vieillards à demi morts, et ces couples embrûmés qui se dégageaient à peine sur la piste obscure des « *Tropiques* », de la fumée du tabac, des vertiges fades de l'accordéon, et ces visages blancs et criards qui surgissaient soudain comme des guignols au-dessus du bar pour réclamer à boire. C'étaient des êtres humains pourtant, mais perdus en eux-mêmes, arrachés à leurs occupations habituelles, lunaires. Etait-ce leur vérité, cette fausseté où je les voyais sombrer chaque soir ? »

Les quais du port, et ce quai des *Tropiques*, assistent aux flâneries de Balagneux ; avec la tentation du suicide qui flotte au ras de l'eau ; de cette eau bourbeuse du bassin ; pareil à ces « navires qui flottent si peu de temps avant de couler ou de n'être plus que des tas de ferraille ».

Une nouvelle phase s'ouvre dans la vie de Balagneux lorsqu'il perd sa place de barman, pour avoir participé à une manifestation de grévistes, à laquelle-il a pris part sans avoir la moindre idée de ce qui se passe, et alors que la politique n'a pas de prise sur lui. Il s'est mis du côté des ouvriers, simplement parce qu'une sympathie le rattache à l'un d'eux, un contact humain.

L'espoir renaît en lui ; « J'étais content, dit-il, de ne plus exister comme avant », lorsque Giulia

lui procure une place de reporter dans un journal local. C'est la fille d'un médecin qui se prend de sympathie pour Balagneux, aux « Tropiques » et qui, dans un enthousiasme en porte à faux d'alcoolique, illustre l'homme qui se fuit. Giulia, jusqu'ici perdue dans l'insipide vie mondaine, s'accroche à cet être qui ne trouve pas lui-même de point d'appui, séduite par la sensibilité inquiète de cet homme, si proche de la sienne, solitaire comme elle. Car Balagneux et ceux qu'il recherche sont à l'exemple de cet inspecteur de police qui « se cherchait des compagnons de solitude, parce qu'il savait qu'il ne rejoindrait jamais les autres humains. »

Mais voilà la guerre. Giulia perd sa fille dans un bombardement et elle quitte le Havre, presque aussi folle que Kara la grecque. Pierre travaille successivement comme balayeur puis comme ouvrier agricole. Le hasard l'engage ensuite dans un groupe de résistants, que commande Bonnargues, le mari de Giulia. « Je l'admirais, dit Pierre, ces choses avaient l'air d'exister pour lui. Il me ramenait aux grands principes, aux grands intérêts. Il avait raison, il fallait s'y enchaîner, sinon on cessait d'exister. » Et Pierre participe à une opération pour libérer des camarades, et il rencontre dans un hôpital Kara ; mais c'est pour la voir mourir dans un bombardement. Et ainsi chacune des vies que côtoie Pierre avorte lamentablement.

La ville libérée, il redevient journaliste avec, pour compagnon inséparable, le photographe Bochard. Ils traînent leur vie d'un reportage à l'autre. Et Bochard veut tout mettre dans sa boîte de photographe, comme si cela devait lui permettre de saisir la réalité qui se refuse. De préférence des morts, des suicides, le mystère qui attire, le mystère de la vie au contact de la mort. Tous deux sont en-

gagés dans une course hagarde, dans un rêve, à la recherche d'un simulacre de bonheur pour autrui ; « Nous étions embarqués tous les deux sur le même bateau, plutôt fantôme. Nous ne pouvions plus être séparés. Le Bafre a regardé Bochard avec ses gros yeux bleux globuleux et il a dit : « Ça ira. » Il savait ce qu'il faisait. Les survivants avaient besoin de nostalgie. On accrocherait leurs rêves à des fantômes de bonheur, à des illusions de grandeur. Il n'y avait qu'à regarder Bochard pour comprendre qu'il serait un bon accrocheur. Avec son air exorbité et véhément, il serait béant devant les héros morts, les images des dieux abandonnés, les amours impossibles. Il ferait de sa grande boîte un musée fuligineux.

« Nous avons vu des monceaux de choses et nous n'avons jamais rien fait. C'était éreintant. Nous avions à constater deux sortes d'événements : comment se faisaient les ruines, comment on essayait de les relever. Les gens se trouvaient toujours pris dans l'une ou l'autre de ces deux situations. On arrivait donc à les y intéresser. Bochard bavait et soufflait en emmagasinant les visages hébétés, en fixant les regards mornes des vieilles que les caprices des désastres avaient laissées en vie. Nous aimions bien les jeunes mères aussi, belles et enragées à survivre avec leurs enfants. Nous cherchions la joie et le bonheur comme des événements presque incroyables. Nous les poursuivions au-delà des frontières. Et parfois nous l'inventons. Ça nous faisait rire ».

Et un jour, tous deux ont échoué dans ce village de Wormhood où Balagneux décide de s'installer dans une chambre d'auberge perdue, auprès de Geneviève qui lui rappelle les femmes aimées. Les vellétés d'existence de Pierre Balagneux semblent

aboutir ainsi à un échec ou plutôt à une résignation. Acceptation soumise du vieillard qui a compris l'inutilité de tout : « Je ne me suis pas trouvé dit-il. Je m'accepte seulement dans ce monde qui n'est plus qu'un village perdu. J'accepte le village et peut-être que je vais y faire des trottoirs. Mais peut-on se contenter de si peu avant d'avoir soixante-deux ans et de s'être tué tout doucement pendant toute une vie ? »

Le mal de Balagneux est venu de ce qu'il a voulu connaître les causes, et les fins de l'existence; de ce qu'il a eu besoin de tout repenser, de savoir. C'est pourquoi, n'ayant guère réussi, il abdique pour connaître enfin l'humble bonheur du village perdu. Toutes les errances de Balagneux, tous ses déboires, ont permis à Albert Palle de : « ...révéler la misère et le néant de tous les efforts, de toutes les réussites, comme de tous les échecs ». Est-ce l'aboutissement au néant, à la négation de l'existence ? non, car l'auteur reconnaît qu'il y a aussi, en regard des atouts du scepticisme, « ...tout ce qui continue, ...tout ce qui se fait, se construit, des enfants qui naissent, des cathédrales et du sourire des hommes. » Certes, le monde roule « avec une énorme puissance vers on ne sait quoi » ; et la vie universelle est : « ...une attente infinie entre deux explosions, un remuement tenu au cœur d'une immense et morne immobilité. »

Mais il y a aussi cette chaleur humaine qui rapproche les êtres et leurs rêves de bonheur. Et le bonheur des humbles, qui se contentent de peu. Balagneux a fini par souhaiter un simulacre de vie de famille dans un village perdu du Nord. Quelque chose d'à peu près analogue au « cultivons notre jardin ».

Envisageons maintenant la technique du roman, chez Albert Palle. Il nous offre, au début, un fuseau de vies humaines emmêlées, que le romancier va lentement dénouer dans le sens de la mort, de l'absurde ou de l'humilité après une incursion en chacune de ces vies pour faire un constat de valeur humaine et opérer une pesée à la balance du bonheur et de l'échec.

Avec ce roman, voici une rupture nouvelle du synchronisme classique de l'espace et du temps, car « mort ou vif, hier ou demain, quelle est la différence ? On s'y perd ». Le protagoniste de l'auteur se livre donc, dans la première partie du roman, à un jeu de successions d'images du présent et du passé allant du reportage en cours, à sa propre histoire, mais détachant subtilement le passé du présent pour y rester finalement inclus ; sans que l'on sente ce travail savant, architectural et chimique, auquel Alain Robbe-Grillet s'est livré dans son *Labyrinthe*. Présent et passé se confondent. L'un se retrouve en l'autre, avec la mort pour enseigne et l'inutilité blafarde des velléités de vie.

D'autre part, ce roman très réaliste se place, vu d'un certain jour, sur le plan du surréel. Le roman tire son irréalité du réel même qu'il touche, de cette matière évanescence — Mais aussi de l'immatérialité brumeuse du héros, détaché de tout, spectateur affligé d'un spectacle pour lui irréel.

Le roman d'Albert Palle ne prétend pas, par ailleurs, à la perfection. On y relève des longueurs, des redites, maintes insistances, un travail laborieux d'écrivain sincère et neuf, une certaine hésitation entre le style d'Alain, et le développement dialectique ; entre la technique nouvelle qui brise les rapports des dimensions connues et le récit biographique.

Mais si Albert Palle ne possède pas la « puissance visionnaire », il a par contre un « remarquable talent d'évocateur » (1). Maintes scènes de l'*Expérience* manifestent l'ultime don de la sensibilité esthétique, qui les fixe dans la mémoire. Comme cette nuit de Balagneux et de Giulia dans le grand transatlantique couché sur son flanc. Ces vies qui se cherchent dans l'obscurité d'une immense carcasse en perdition.

Et le métier du journaliste Albert Palle, lui a aussi appris à écrire avec cette spontanéité, que contrôle le seul instinct de l'artiste, comme cet énoncé de la loi de l'éternel recommencement : « Tu ne vois pas que ça grouille, que ça bouillonne. Ça fait des choses. Ça s'arrange. Ça s'aime. Ça se tue. Peut-être bien que ça va quelque part. Ça vient de loin, de très loin. C'est énormément vieux et pourtant plus jeune encore que moi. »

Cette semi-confession d'Albert Palle, nous permet de rapprocher son expérience de l'essai biographique de Jacques Chardonne : *Le ciel dans la fenêtre*. L'un et l'autre semblent renouveler cette parole de l'*Ecclésiaste* : « Tout est vanité ». Mais chez l'un et l'autre aussi, une constante demeure : la confiance en l'amour.

A Jean Bouvier qui lui demande pourquoi son premier roman s'intitule l'*Expérience*, Albert Palle répond : « Le titre est ironique. Mon roman raconte justement l'expérience d'une vie dont on ne peut pas tirer une expérience ». C'est que, dit-il dans son livre, « Le monde m'a paru un mirage confus, une destruction permanente. Mais d'autres ont eu prise sur lui, ont construit au milieu des ruines. Ainsi,

(1) Cf. René Lalou ; dans les *Nouvelles Littéraires* du 10. 12. 59 (p. 4).

c'est moi qui aurait mal vu, mal vécu ? Pourtant les êtres et les choses sont bien aussi comme je les ai vus, opaques, inconsistants, insaisissables, se défaisant à chaque instant. Peut-être faut-il faire semblant, se répéter les yeux fermés que tout est simple et clair. Alors on peut agir, on transforme le monde et on est content. Je n'ai pas pu faire semblant. »

Il demeure cependant vrai que cette expérience humaine d'Albert Palle, n'est pas moins valable et instructive dans ses conclusions harmonieuses et ambivalentes, que la première expérience d'un jeune écrivain dans l'arène du roman actuel qui réussit à nous faire repenser nos problèmes et la vie en cours à la lueur de son *Expérience*, qui nous émeut et nous séduit.

Raouf Kamel

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

« C'est une pure joie de se donner jusqu'au bout à une chose que l'on croit. » Cette phrase extraite d'une lettre du Père Teilhard de Chardin contient le programme d'une vie, tout entière consacrée à la recherche et à la vérité. Elle révèle en même temps ce qu'il y a de passionné et de tenace dans le caractère de ce prêtre, doublé d'un savant, qui fut avant tout un homme.

Le Père Teilhard de Chardin n'est pas un inconnu parmi nous. Il a passé dans notre pays plusieurs années de son existence mouvementée et « sa haute et aristocratique silhouette sillonna l'Égypte du Fayoum jusqu'à la Haute-Égypte qui fut pour cet exotique-né la première de ses révélations. »

Bien d'autres révélations attendaient cet Auvergnat aux quatre coins du monde. Savant paléontologue et grand voyageur, il parcourut l'ancien et le nouveau continents à la recherche des vestiges perdus de la race humaine, du premier chaînon de l'*homo sapiens*. De Java où il travaille sur le pithécanthrope, à l'Afrique du Sud où il assiste aux

fouilles qui livrent l'Australopitèque, à l'Argentine où il découvre les invasions « récentes » des hommes du néolithique, à la Chine où mûrissent les plus belles fleurs de sa pensée, il est partout où le problème de l'apparition de l'homme dans le monde a quelque chance d'être élucidé. Membre de l'Académie des Sciences, il travaillait aussi à l'American Museum of National History et son activité s'étendait à tous les domaines de la recherche scientifique.

Mais ce savant est en même temps un philosophe d'une rare acuité intellectuelle et d'une extraordinaire profondeur de pensée, qui, soutenu par une foi inébranlable, a dressé la synthèse évolutionniste la plus hardie et la plus illuminante de notre époque.

C'est l'explication de cette pensée philosophique et scientifique, ainsi que les détails intimes de la vie du Père Teilhard, les étapes de son évolution intellectuelle, les mouvements intimes de sa sensibilité et les grandes lignes de force qui ont orienté une existence riche en vicissitudes, que M. Claude Cuénot nous présente dans leur unité profonde et plénière. L'ouvrage qu'il vient de publier chez Plon : *Pierre Teilhard de Chardin, les grandes étapes de son évolution* (1), révèle pour la première fois, en un « travail didactique », une sorte « d'état

(1) 1959, in-8°, 489 p., riche iconographie. Claude Cuénot est un éminent Verlainien, bien connu pour ses importants travaux sur le poète des *Romances sans Paroles* : *L'État présent des études verlainiennes* (Paris, Les Belles Lettres, 1938), *Le Style de Paul Verlaine*, (Thèse de Doctorat, Paris, à paraître chez Nizet), etc.

présent des études teilhardiennes ». En moins de six mois, l'ouvrage a eu deux éditions : c'est dire qu'il répondait à une attente générale, à un besoin urgent, et que la qualité de son commentaire est d'une essence supérieure. Une maison américaine, Helicon Press, va le traduire en anglais.

Ouvrage savant mais d'un abord accueillant, écrit à la fois pour les savants et les profanes (dans l'acception la plus élevée du terme), il est « essentiellement positif », apportant et étudiant une masse de faits, de documents et d'inédits (opuscules, lettres, témoignages du Père, etc...) L'auteur y a brossé avec une rare maîtrise une page particulièrement brillante de l'histoire des sciences et de la pensée chrétienne. Et tout au courant de la lecture, aussi aisée que passionnante, la figure puissante et complexe du Père Teilhard se dégage lentement du texte et apparaît dans toute sa pureté. Sur le substratum religieux de sa pensée métaphysique viennent se greffer, comme sur une trame transparente, ses inlassables et multiples recherches géologiques, paléontologiques et biologiques. Et ces deux figures à la fois attachantes et imposantes, celle du savant et celle du penseur catholique, sont sculptées, ciselées avec une conscience, une compréhension, une ferveur qui font honneur à l'auteur qui a su éviter avec tant de bonheur le double écueil de la technicité aride et de l'hagiographie facile.

Le problème pour Cuénot consistait à faire coïncider « les coupures de la vie scientifique et les grandes articulations philosophico-mystiques du Père », ce qui exigeait un effort de composition délicat. Nous lui sommes particulièrement reconnaissants d'avoir accompli cet effort et d'avoir si bien réussi à montrer, comme il le dit lui-même, com-

ment « les thèmes fondamentaux de la pensée du Père, le Cosmique, l'Humain, et le Christique, se sont enrichis et précisés, comment ils ont joué les uns sur les autres pour aboutir à une harmonie où ils semblent se déduire réciproquement, ou tout au moins constituer les termes d'une « série », les segments d'une même « courbe ». »

Grâce à la technique de « verlainien » de Cuénot, qui vise à la nuance et à la délicatesse, et qui procède par touches successives, grâce aussi à plusieurs portraits en pied de son protagoniste, c'est finalement l'image infiniment attachante de l'homme qui apparaît dans ce livre, de l'homme « tel qu'il fut », du « prêtre et de l'apôtre tels qu'ils furent ».

Il va sans dire que la sympathie et la ferveur de l'écrivain pour son sujet n'ont diminué en rien l'objectivité foncière qui a présidé à la composition de ce livre et qui a poussé l'auteur à ne rien sacrifier de la vérité.

Ajoutons qu'un des intérêts primordiaux de son livre (outre la première bibliographie complète qu'on y trouve), c'est le nombre considérable de lettres et de documents inédits qui figurent à chaque page. On sait que Cuénot a été un ami et un correspondant assidu de Teilhard de Chardin pendant les dernières années de sa vie, et que le père de l'auteur, Lucien Cuénot, savant biologiste et membre de l'Institut, a été également un des amis du Père. C'est dire que la documentation de l'auteur, de première main, est aussi abondante que sûre, enrichie d'ailleurs par de multiples dons.

Cet ouvrage doit être considéré comme la plus

précieuse contribution à la connaissance de la pensée du Père Teilhard de Chardin et la meilleure introduction à la lecture de son œuvre scientifique et mystique.

Georges Zayed

VIENT DE PARAITRE

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Husseïn, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulo, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antonie Loza, Gabriel Bector, etc...

Le numéro comprend en outre des **Morceaux Choisis** très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. ETIENNE DRIOTON

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Égypte.
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Étienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.

Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.

- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Égypte : **P.T. 200.—** en France **26. N.F.** — aux E.U. et au Canada: **\$ 7,750.**

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 **P.T. 250.—**

aux Editions de La Revue du Caire

**LES LARMES
DE SATAN**

par

FATHY RADOUAN

traduction française

de

G. C. ANAWATI

Edition originale à tirage limité à 250 exemplaires
sur papier velin alfa.

Prix de l'exemplaire **P.T. 100**

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

Tél. 41586

LE NUMERO: 20 Piastres

Abonnement pour la R.A.U. : Un An P.T. 200

Représentants à l'Étranger

FRANCE ET COMMUNAUTE FRANÇAISE
EDITIONS G. P. MAISONNEUVE, 198, Bd. Saint Germain,
Paris.

Prix du Numéro 2,90 N.F.
Abonnement un An 26 N.F.

LIBAN

LIBRAIRIE ANTOINE, Beyrouth.

Prix du Numéro P.L. 200,—
Abonnement un An L.L. 15,—

YUGOSLAVIE

JOUGOSLAVENSKA KNIJGA, Belgrade.

ÉTATS-UNIS

STETCHERT-HAFNER INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.).

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34, Canada.

Abonnement un An \$ 8

VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.

VOYAGEZ MIEUX

Par



Via
**MILAN
PARIS
BRUXELLES
ET TOUT LE
MOYEN ORIENT**



EN SUPER DC-6-B

Nouvelle Organisation - Confort

inégalé - Plats exquis servis avec

la traditionnelle courtoisie Orientale.

Pilotes Expérimentés.

Renseignements :

SABENA

